conserver la couverture

DÉPÔT LÉGAL
Eure
No 141
1893

Prix : 1 franc

L'Afrique Illustrée

1er Livret

ALGER

1893

L8 K 625.

PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
5, RUE JACOB, 5

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'AFRIQUE ILLUSTRÉE

Sous ce titre général il sera publié une série de livrets donnant la description de chacune des villes intéressantes de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc.

Chacun de ces livrets sera un guide pour le touriste et l'ensemble de la publication constituera une sorte de géographie historique et pittoresque du nord de l'Afrique.

ALGER

VUE D'ENSEMBLE. — CLIMAT. — CONSEILS AUX MALADES.

R. I.

Un mont d'albâtre, veiné de rose et d'or, ceint d'azur et d'émeraude : tel apparaît Alger, vu du paquebot.

L'atmosphère qui l'enveloppe est si pure, si diaphane, si vaporeuse que la cité algérienne semble flotter dans l'air. On est encore loin d'elle que déjà, grâce à cette lumière éthérée, l'on distingue très nettement les monuments, les places, les boulevards des quartiers européens, et les cubes bizarres des maisons indigènes qui s'étagent au dessus en une sorte d'entassement titanesque.

Mais c'est le matin, à l'heure où la fête lumineuse commence, qu'il faut contempler la ville chérie du soleil. Mollement étendue sur les flancs de la colline, comme une sultane antique, elle repose. Tout est calme, d'un calme délicieux que trouble seul le murmure des flots. Soudain, resplendissant, le soleil glisse son œil enflammé derrière les crêtes de l'Atlas et, du coup, toute la ville, — tournée vers l'orient comme pour rendre hommage, dès son réveil, à son seigneur et maître, — toute la ville est inondée de ses feux.

Lentement, l'astre monte au zénith en caressant son amante de ses plus doux baisers : dans le creux des ombres et le vert mouillé des amandiers en fleurs il verse des tendresses de bleu velouté; à toutes les branches il accroche

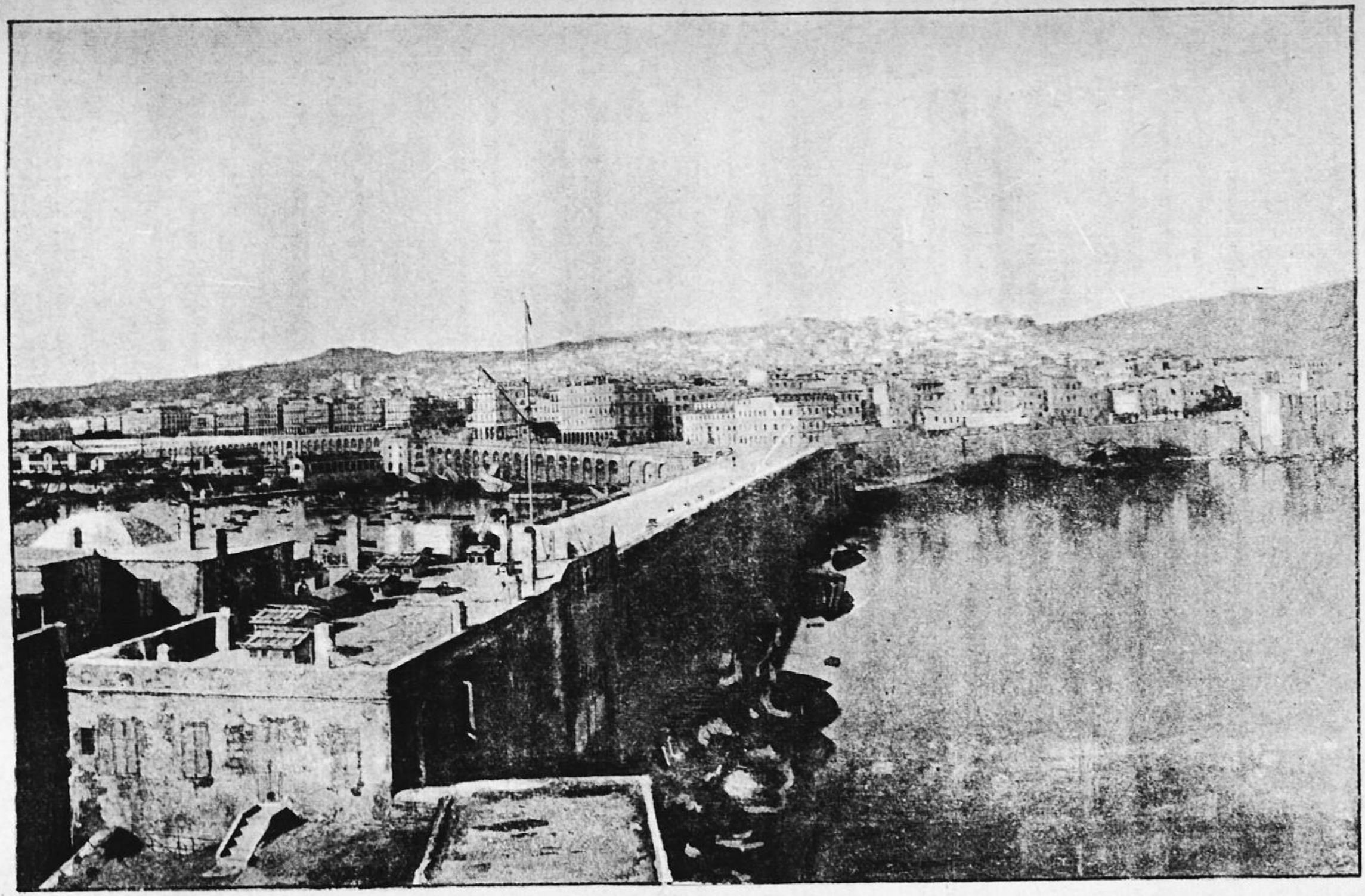
des perles fines; pour toutes les corolles il a des gerbes de diamants!

Nul ne nous contredira : pour quiconque vient de quitter les horizons brumeux de l'Europe septentrionale, le spectacle tient de l'enchantement. « Féerie inespérée et qui ravit l'esprit », s'écriait ce pauvre Maupassant, en débarquant à Alger. Et c'est vrai. Le cœur s'épanouit et le cerveau se grise sous le triple effet de la lumière irisée, de la tiédeur de l'air et de la splendeur du paysage. On croit rêver. On se sent heureux.

La ville d'Alger se développe sur une colline à pente assez rapide; dans la partie haute, les rues étroites et tortueuses sont à escalier. La civilisation européenne n'a pu pénétrer jusque-là, aussi la vieille ville est-elle à peu près intacte. Le Touriste y peut encore admirer ces curieuses constructions mauresques qu'Alger seul possède, et y surprendre les secrets de la vie orientale. La partie basse de la ville, celle qui borde la mer est presque complètement européenne; elle se termine par le boulevard de la République qui domine la mer à dix-sept mètres de hauteur. Aux pieds du boulevard est le port, à sa gauche le Péñon espagnol et les bâtiments turcs de l'amirauté, à sa droite les coteaux verdoyants de Mustapha et, en face, l'admirable panorama de la baie et des montagnes de l'Atlas.

Les jeux de lumière varient à l'infini les effets de ce tableau grandiose qui, au dire des voyageurs, n'a pas de rival dans le monde.

Ce sont surtout les êtres faibles, délicats, ceux chez lesquels la maladie avive les sensations, que cet endroit édénique et résurrectionnel plongent dans le ravissement. Il les transforme, d'ailleurs, à vue d'œil. Combien en a-t-il rendu à la vie de ces malheureux et de ces malheureuses qui traînaient une existence misérable et n'attendaient plus que de la mort la délivrance de leurs maux? On les compte par centaines. Celui qui écrit ces lignes est du nombre. Envoyé à Alger en 1880 pour une double affection de la



Arrivée à Alger.

poitrine et de la gorge, il n'espérait certainement plus revoir la terre natale lorsqu'il mit le pied sur la place du Gouvernement. On l'a vu déambuler à travers la capitale algérienne, hâve, décharné comme un squelette, secoué par des quintes de toux effroyables et crachant le sang à pleine bouche. Quelques années plus tard le cadavre ambulant était devenu le colosse qu'il est encore aujourd'hui.

Est-ce à dire que le climat d'Alger fasse des miracles? Non point. Il n'a même — il est bon que l'on sache bien cela — il n'a aucune action directe sur le processus morbide. Il facilite le traitement, le rend plus efficace en plaçant le malade dans d'excellentes conditions de salubrité, et en lui permettant de vivre au grand air — le *pabulum vitæ* antique — sans avoir à redouter les phlegmasies que le froid engendre et qui, chaque fois, avancent la terminaison fatale. Son rôle se borne là. Pour très important qu'il soit, assurément, il faut se garder de lui en attribuer un plus grand.

Nous tenons à insister sur ce point, car nous voyons tous les hivers nombre de malades s'imaginer que par le fait seul qu'ils habitent Alger, ils sont guéris ou à peu près et peuvent reprendre impunément leur existence d'autrefois.

Le mieux, souvent considérable, qu'ils éprouvent dès leur débarquement, leur rend toute espérance, et il n'est pas rare de les voir abandonner tout traitement médical, pour passer leurs après-midi dans l'atmosphère lourde, irritante, des cafés, se fatiguer à des promenades excessives et achever leurs soirées au bal ou au théâtre.

Faut-il s'étonner si bientôt le mal s'aggrave et si les pronostics les plus fâcheux font place aux chances de guérison qu'ils présentaient à leur arrivée?

Il y a là un danger des plus sérieux contre lequel on ne saurait trop prémunir ceux qui viennent demander à Alger le retour à la santé.

Qu'ils modèrent leur ardeur, ne se départissent jamais des plus grandes précautions hygiéniques et continuent à se

soigner, non pas d'une façon empirique, mais d'après les

Rue à Alger.

prescriptions des hommes expérimentés et de valeur que le

corps médical algérien compte en très grand nombre. C'est à ce prix seulement qu'ils pourront espérer une cure radicale.

Un des grands avantages du climat d'Alger réside dans l'uniformité thermique qu'il réalise presque complètement pour le plus grand avantage de tous les malades des voies respiratoires. Cependant, entre quatre heures et demie et cinq heures, à l'heure où le soleil quitte l'horizon, il se produit un brusque refroidissement de l'air. Ce phénomène physique est de courte durée; mais au moment où il se produit, les malades doivent éviter de se trouver dehors. Vers six ou sept heures, l'atmosphère ayant recouvré sa tiédeur habituelle, le malade pourra sortir de nouveau en se couvrant toutefois un peu plus que dans la journée : un par-dessus de demi-saison suffira presque toujours, étant donné l'élévation ordinaire du thermomètre.

Les relevés *officiels* suivants permettront de se rendre compte qu'aucun climat, en deça de la Méditerranée, ne peut supporter la comparaison avec celui d'Alger :

Saison 1891-1892.

En octobre, il y a eu	23	journ.	complètement belles et	8	en partie pluvieuses.
En novembre.....	21	—	—	9	—
En décembre.....	23	—	—	8	—
En janvier.....	26	—	—	5	—
En février..	18	—	—	11	—
En mars.....	21	—	—	10	—
En avril.....	19	—	—	11	—

Pour la température, les relevés thermométriques quotidiens ont donné les résultats suivants :

En octobre, la moyenne des maxima a été	25.7,	la moyenne des minima	17.8
En novembre,	—	21.9	—	14.5
En décembre,	—	18.6	—	11,3
En janvier,	—	17.4	—	10.
En février,	—	19.1	—	10.4
En mars,	—	18.2	—	11.7
En avril,	—	19.2	—	12.9

La moyenne générale est de 15° 9 et, comme l'indique le tableau ci-contre, les variations de température sont très faibles.

Il faut ajouter que l'abri contre les vents humides est aussi complet qu'on peut le désirer, par suite de la présence des montagnes du Bou Zaréah et du Fort l'Empereur. Les vents si désagréables et si dangereux que les malades ont à subir quotidiennement sur les côtes de Provence sont donc absolument inconnus à Alger. La tranquillité atmosphérique y est complète.

APERÇU HISTORIQUE.

La fondation d'Alger remonte vraisemblablement à l'époque punique. Elle fut alors ce qu'étaient ses sœurs phéniciennes égrenées autour d'elle: *Saldæ* (Bougie), *Yol* (Cherchell), *Kartenna* (Ténès), etc., des *emporia,* sorte de comptoirs ou escales qui, en se développant, devinrent des ports, puis des villes de commerce.

Ce n'est que dans l'histoire romaine que le nom d'Alger — alors *Icosium* — se trouve mentionné. Elle fut le siège d'un évêché.

Prise et détruite par les Vandales, la ville fut rebâtie peu de temps après leur passage.

A l'époque de l'invasion de l'Afrique par les Arabes, c'est-à-dire au VII^e^ siècle, Icosium était occupée par la tribu berbère des Beni Mez'ranna qui lui avait donné le nom d'El-Djezaïr beni Mez'ranna : les îles des enfants de Mez'ranna, à cause des îlots qui se trouvaient en face.

Par abréviation, les Arabes ne lui conservèrent que le nom d'*El-Djezaïr,* sous lequel ils la désignent encore aujourd'hui.

Les diverses dynasties arabes et berbères qui se disputèrent la possession de l'Afrique septentrionale s'emparèrent successivement d'Alger. Elle eut beaucoup à souffrir des luttes qui se livrèrent ainsi sur son dos.

A la fin du XV^e^ siècle, Alger a beaucoup perdu de son importance; elle n'abrite plus guère que des corsaires qui cherchent un refuge dans son port, et les Espagnols viennent s'en emparer pour essayer de rendre un peu de sécurité à la Méditerranée.

En 1510, le comte de Navarre soumit la ville à un tribut annuel, et construisit sur un îlot à deux cents mètres du rivage, aujourd'hui relié à la terre ferme, une forteresse appelée le Péñon (de *peña,* rocher).

Quelques années plus tard (1515), deux célèbres pirates turcs, les frères Barberousse (Baba Haroudj) Haroudji et Kheïr-ed-Dîn, prirent Djidjelli aux Génois et en firent la base de leurs opérations sur la côte africaine.

Les Algériens les appelèrent aussitôt à leur aide contre leurs dominateurs, et Haroudji ayant battu les Espagnols, tua le roi d'Alger et se fit proclamer à sa place (1516).

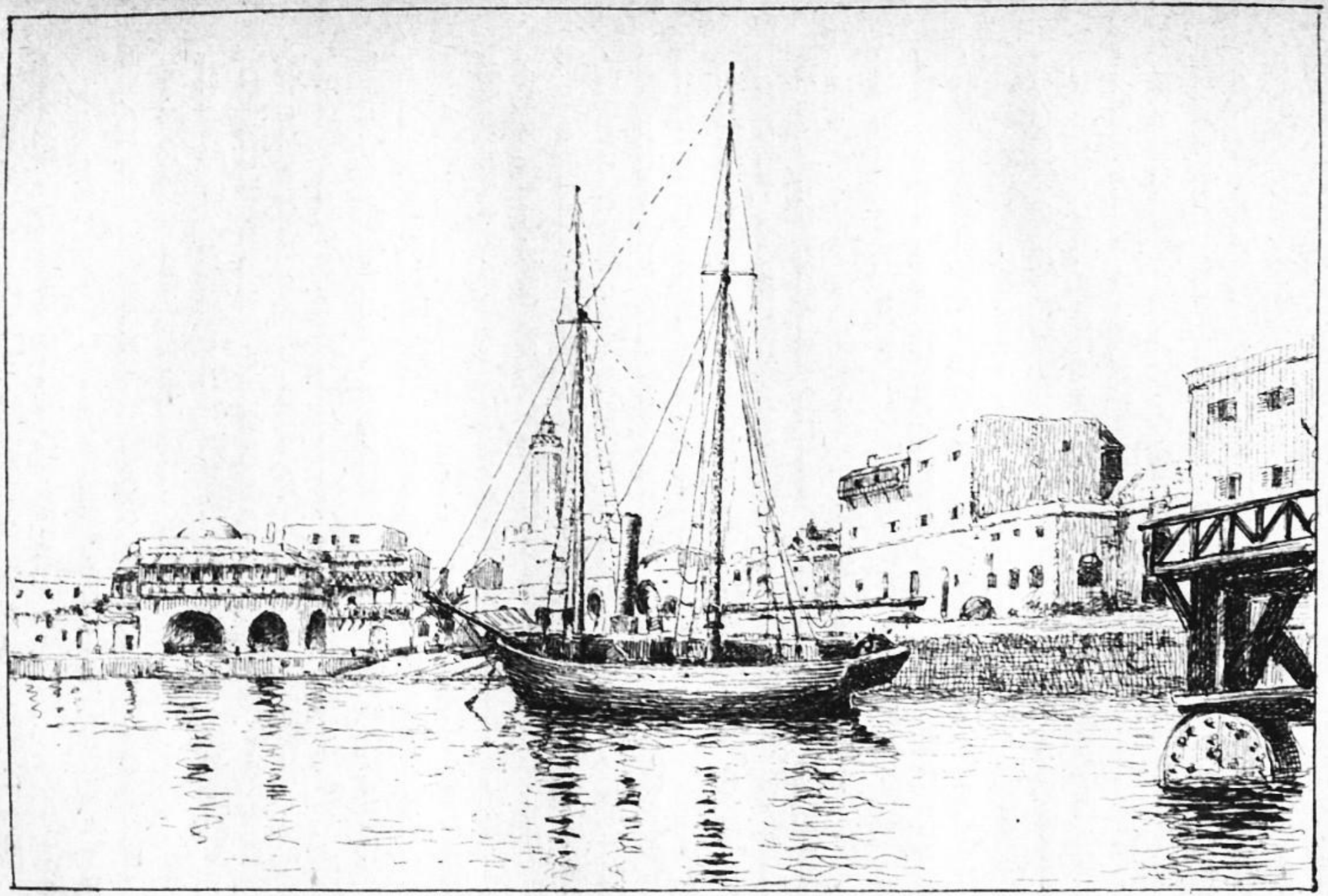
Tout ce que la Méditerranée comptait de forbans s'allièrent à lui. La plupart, juifs et Maures, tous victimes du fanatisme espagnol et à qui le souvenir des mauvais traitements inspirait avec l'audace de la lutte, la soif de la vengeance. Kheïr-ed-Dîn vint rejoindre Haroudji, et les deux frères commencèrent sur terre et sur mer une suite d'expéditions toujours victorieuses qui agrandirent et consolidèrent leur pouvoir.

En 1578, Haroudji périt dans une expédition contre Tlemcem. Son frère lui succéda.

L'année suivante, une armée espagnole, commandée par Hugo de Moncade, débarqua devant Alger et fut aussitôt détruite, autant par la tempête que par les armes de l'ennemi.

Kheïr-ed-Dîn, pour assurer tout à fait sa conquête, la mit sous la protection du sultan de Constantinople, Sélim I^er^, qui lui donna le titre de pacha (vice-roi) d'Alger, sous la seule condition de payer un tribut.

C'est ainsi que la souveraineté des Turcs s'implanta et s'étendit de proche en proche sur les provinces de Tlemcen,



Vieux port turc.

d'Alger, de Constantine, de Tunis et de Tripoli, qui prirent le nom de Régences.

Pendant une période de trois siècles, l'histoire de la régence d'Alger, comme celle des autres régences, ne présente qu'une monotone succession de révoltes, de trahisons, de violences, de pirateries parmi lesquelles viennent seules jeter quelque diversion les entreprises des puissances chrétiennes pour protéger leurs nationaux et abattre la redoutable extension de tous ces corsaires africains.

Mais, enrichis par leurs pillages, appuyés par les populations de l'intérieur, défendus par des côtes inhospitalières, les Algériens tenaient souvent les flottes européennes en échec. N'avaient-ils pas vaincu Diégo de Véga, Charles-Quint, O'Reilly, de Beaufort. Leur témérité était extrême.

La situation était devenue telle que les grandes puissances réunies en congrès, à Vienne, pour établir sur de nouvelles bases l'équilibre européen, décidèrent de mettre un terme aux déprédations et aux violences exercées par les corsaires barbaresques. Lord Exmouth, chargé de notifier aux Régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, les décisions du Congrès, parait dans les eaux d'Alger, en mars 1816, frappe le Divan de terreur et lui arrache la liberté de quinze cents esclaves chrétiens.

La course ne s'en continue pas moins d'ailleurs comme auparavant, et les grandes puissances sont obligées de se réunir de nouveau à Aix-La-Chapelle, en novembre 1818, pour arrêter les mesures à prendre à l'égard des corsaires africains. D'énergiques représentations sont résolues. Le dey d'Alger, le bey de Tunis et le pacha de Tripoli devront prendre l'engagement, par écrit, de ne plus armer leurs bâtiments en course, sous peine d'attirer inévitablement sur eux « les armes de toute l'Europe ».

Le 6 septembre 1819, une expédition combinée par la France et l'Angleterre, sous les ordres de l'amiral français Jurien de la Gravière et du commodore anglais Freemantle, parut devant Alger pour signifier à Hussein Dey le protocole

d'Aix-La-Chapelle. Sans s'émouvoir, cette fois, Hussein déclara ne pouvoir se désister du droit établi de visiter tous les navires sans distinction, d'arrêter et de confisquer ceux dont les papiers ne seraient pas en règle. Il signifia qu'il ne reconnaitrait pour amies que les nations ayant des agents accrédités auprès de lui ; qu'il traiterait les autres en ennemies. Il refusa, au reste, toute adhésion écrite aux décisions du Congrès.

Aucune résolution énergique ne suivit l'inutile démarche des cours de France et d'Angleterre. Fier de son refus, le dey conçut un vif ressentiment contre les cabinets européens, et convaincu qu'ils n'oseraient recourir à la force des armes, il devint chaque jour plus arrogant, plus difficile sur l'exécution des traités.

Il était d'usage à Alger que les consuls vinssent complimenter le dey à l'occasion des fêtes musulmanes qui suivent le grand jeûne du *Rhamadan*, et le consul de France était admis avant tous les autres agents européens.

Le 27 avril 1827, au lieu des conversations pacifiques qui avaient lieu en cette circonstance officielle, le dey aborda le consul, M. Deval, en lui disant avec colère :

— Avez-vous une lettre de votre gouvernement à me remettre?

La réponse négative produisit à l'instant un débordement d'injures, d'épithètes grossières et de menaces.

M. Deval répliqua avec fierté, et froidement, menaça à son tour le dey d'un châtiment exemplaire. Alors Hussein blessé dans son orgueil, aveuglé par sa haine pour le consul, s'oublia jusqu'à frapper celui-ci au visage d'un coup de chasse-mouches.

M. Deval se retira aussitôt en disant :

— Ce n'est pas à moi, mais au roi de France que l'offense est faite : vous en supporterez toutes les représailles.

Aussitôt que le gouvernement de Charles X eut connaissance de l'outrage fait à la France en la personne de son chargé d'affaires, il détacha à Alger une division

de six bâtiments de guerre avec la mission de prendre à son bord le consul de France, les sujets français résidant à Alger, et demander immédiatement une réparation éclatante.

A cette demande, Hussein-Dey répondit par des invectives et la dénonciation des hostilités. Tous les établissements français à la Calle et sur la côte sont ravagés et détruits de fond en comble. Des navires français sont attaqués et pris par les Algériens.

On essaye quand même la voie de la conciliation ; mais à notre ambassadeur, qui attend dans la rade d'Alger la réponse à notre prière, le dey envoie, pour toute excuse, une bordée de canons chargés à mitraille.

Cette fois l'insolence dépasse les bornes, l'expédition contre Alger est définitivement résolue en conseil des ministres. Les préparatifs en sont immédiatement ordonnés. Le commandement en chef est confié au lieutenant général, comte de Bourmont, ministre de la guerre. Le 14 juin 1830, l'armée française débarque à la presqu'île de Sidi-Ferruch ; après les brillants combats de Staouéli, Sidi-Khraled et de Bou-Zaréah, le Fort l'Empereur ou Sultan Kalassi, au sommet de la ville, tombe en notre pouvoir : Alger est réduit à capituler et le lendemain, 5 juillet, à dix heures du matin, le drapeau français flotte sur les hauteurs de la Casbah : c'en est fait à tout jamais de l'empire des corsaires.

POPULATION INDIGÈNE.

Alger compte environ 120,000 habitants avec les communes suburbaines de Mustapha et de Saint-Eugène ; mais si l'on en juge par l'animation extraordinaire de certains quartiers, on peut se croire dans une ville de deux à trois cent mille âmes. En raison du climat, la population vit beaucoup dehors, la population indigène principalement, et, à de cer-

taines heures, à de certains carrefours, elle grouille littéralement.

Pour un Européen, c'est un spectacle bien curieux que le va-et-vient de cette foule composée des types les plus divers, et bariolée des costumes les plus pittoresques. Dans la rue de Chartres et les ruelles environnantes, aux abords du marché, on voit réunis des Français, des Espagnols, des Mahonais, des Italiens, des Maltais, des Maures, des Turcs, des Arabes, des Kabyles, des Juifs, des Biskris, des M'zabites et des Nègres, gesticulant et discutant entre eux, chacun dans sa langue, dans un langage bâtard, appelé *sabir*, affreux à entendre, sans qu'on puisse deviner par quel miracle d'intuition ils parviennent à se faire comprendre au milieu du bruit. Le soir, la foule des Maures afflue, descendant de la haute ville, et se mêle à celle des Juifs qui stationnent aux environs des bazars, aux Napolitains et aux Siciliens qui montent des quais, portant des paniers pleins de poissons frais, aux Biskris poussant devant eux de longues

Rue à Alger.

files d'ânes chargés de gravats, aux jardiniers Mahonais roulant leurs petites charrettes à bras pleines de primeurs de toutes sortes. Ça et là des négresses accroupies, enveloppées de la tête aux pieds dans leur pagne de cotonnade, débitent leurs pains vermeils et leurs poissons frits en riant entre elles de ce rire d'enfant qui fait autant de plaisir à écouter qu'il est hideux à voir; des marchands de sorbets à un sou la tasse font retentir leurs sonnettes de métal; des mendiants enfin, largement drapés dans leurs burnous en haillons, et couchés à l'ombre de quelque pilier, le long des boutiques, dorment du sommeil des justes au milieu de la cohue et du brouhaha, ou s'éventent voluptueusement avec des chasse-mouches de paille fine. Il y a là, tous les jours, pendant quelques heures, assez de types rassemblés pour défrayer le loisir d'une vie d'artiste : je ne sais combien de soldats en uniformes de fantaisie s'ébaudissant parmi les femmes avec des airs de vainqueurs; des grisettes qu'on dirait échappées du quartier Latin, promenant leurs ombrelles au-dessus des têtes; des Juives, enveloppées dans ces longs fourreaux de soie brune qui donnent à leur démarche paresseuse un peu de la raideur des statues égyptiennes; des Mauresques enfin, se faufilant entre les groupes, comme de blancs fantômes aux yeux rieurs. Et que de chants! que de cris! que d'appels bizarres! Alger est une ville gaie. Son climat est si doux qu'il adoucit les âmes, disait avec raison Ernest Feydeau.

Ce n'est guère que par les costumes que le touriste distingue les divers types de la population indigène; car les dissemblances physiques ne sont pas assez accusées pour les faire reconnaître au premier coup d'œil.

Les Maures constituent les *hadars* ou citadins, la population fixe attachée au sol de la cité. On les regarde généralement comme provenant d'un mélange d'anciens Numides avec des Turcs ou des Arabes et aussi avec les Européens, ne fût-ce que durant l'occupation de l'Espagne.

Race conquérante d'abord, elle brilla d'un réel éclat dans les sciences et les arts. La Péninsule ibérique leur doit en

grande partie sa prospérité. Vaincue ensuite, refoulée en Afrique, elle perdit les qualités industrieuses qui l'avaient distinguée sur la terre étrangère; les Maures semblèrent

Costume actuel de l'arabe d'Alger.

frappés d'impuissance en regagnant le foyer de leurs ancêtres. Ils ne firent guère autre chose qu'alimenter les bandes de pirates qui désolaient les côtes de Barbarie, et, depuis la conquête française, ils sont tombés dans une torpeur dont

ils ne sauraient se relever. Ils sont d'ailleurs trop fatalistes pour réagir.

Les Maures d'Alger sont doux, polis, on pourrait dire bien élevés. Mais indolents à l'excès, ils se livrent à des occupations industrieuses qui ne réclament qu'un faible déploiement de forces. On les voit toute la journée, assis dans l'ombre de leurs échoppes, soutacher des vêtements, broder délicatement des sachets. Après avoir débuté vaillamment sur la scène du monde par le sabre, ces efféminés ne savent plus manier que l'aiguille.

Mauresques allant au bain.

Comme tous les Orientaux, ils aiment les couleurs voyantes, le clinquant; néanmoins ils ont du goût et leur costume polychrome tire souvent l'œil agréablement. Rose, jonquille, ponceau, cannelle, noisette, bleu de ciel, orange, vert pomme, les nuances en sont de la dernière douceur.

Le costume consiste en une culotte fort large qui porte le nom de *seroual* et d'une veste, *djabadoli,* adaptée par-dessus deux gilets brodés en or ou en soie. Leur coiffure consiste en une longue étoffe ou turban roulée et entrelacée autour d'une *chachia*, calotte de laine rouge. Pour chaussures, ils ont de larges souliers, *sabbath*, dans lesquels ils mettent souvent des pantouffles de maroquin jaune ou rouge appelées *babouches*.

Au contact des Européens, ce costume s'est assez profon-

dément altéré : il est devenu plus simple, beaucoup moins coûteux, mais aussi moins beau.

La Mauresque est jolie et bien faite. De mœurs faciles, son mari, qui est très jaloux, la séquestre à peu près complètement. Le cadenas remplace avantageusement la vertu. Elle ne sort guère que pour aller au bain ou au cimetière. Alors, habillée de larges pantalons bouffants, la poitrine couverte d'un grand *haïk* tout blanc qui, rejeté sur son dos, descend en pointe entre ses jarrets, et se rabat en avant de manière à ne laisser voir de son visage que ses deux grands yeux noirs et brillants qui palpitent doucement dans leur enveloppe de cils, on la prendrait pour je ne sais quel fantôme des légendes bretonnes, ou je ne sais quel domino qui n'aurait jamais le droit de se démasquer.

Chez elle, la Mauresque est vêtue d'un costume non moins éclatant que celui de son époux. Des pantalons bouffants en satin blanc, à fleurs d'or, serrés aux jarrets, retombent jusqu'au milieu de ses jambes nues. Sa chemisette à fleurs, transparente comme une buée, couvre sa gorge pure et blanche, sans la cacher, et descend au-dessous des hanches avec deux longues bandes de soie cramoisie. Autour de son cou, un collier à huit rangs de perles; un foulard bleu à bandes d'or coupe son front, et disperse ses longues franges jusqu'au milieu de son dos; la peau fine de son visage, cette peau que le soleil n'a jamais mordue de ses rayons, se rose aux pommettes de ses joues, et tire un éclat merveilleux d'une « mouche » posée à la tempe ou au menton. Enfin, elle a les lèvres rouges, des dents très blanches, les yeux noirs ombragés de lourdes paupières, les sourcils agrandis par le *koheul;* quelque chose de craintif et de résigné dans toute la physionomie qui ressemble à l'expression d'une bête fauve prise au piège.

Les Kouloughlis, fils de Turcs et de Mauresques, ne se distinguent en rien des Maures; ils en ont le costume et les mœurs. Ils disparaissent d'ailleurs peu à peu et sont, d'ores et déjà, en très petit nombre.

Il en est de même des Turcs, qui abandonnèrent Alger en masse en 1830. La capitale de l'ancienne province ottomane n'en compte plus qu'un nombre tout à fait infime. Au reste, hormis la Tripolitaine et l'Égypte, où il se maintient encore, l'élément turc peut être regardé dès maintenant comme n'existant plus en Afrique. A Tunis même, il est insignifiant.

Le Berbère et l'Arabe. Le Berbère ou Kabyle est aborigène; il est l'arrière petit-fils des sujets de Masinissa, de Syphax et de Jugurtha, les descendants des Gétules et des Libyens, peuples autochtones et farouches, qui se nourrissaient de la chair des animaux sauvages et broutaient l'herbe comme des troupeaux.

Les invasions successives les ont chassés des plaines et refoulés dans les hautes vallées des monts, où ils sont devenus sédentaires; mais, primitivement, ils étaient des pasteurs par excellence, des nomades, νομάδες, dont la transcription latine a fait *Numides*. Dans le Djerid, qui fit partie de la Gétulie, où les Berbères, sont, de tout temps, restés maîtres du terrain, les Ouerghamma et les Ouderna de nos jours ont conservé les mœurs pastorales de leurs ancêtres, les Gétules d'il y a quatre mille ans.

L'Arabe, c'est le conquérant, l'envahisseur. En deux invasions successives, aux septième et onzième siècles, il s'est emparé des vallées, des grands espaces que le Berbère occupait et, là, a repris l'existence pastorale qu'il menait dans son pays d'origine.

Le costume de l'Arabe diffère très peu de celui du Berbère, et le touriste ne voit en eux qu'un seul et même peuple; mais un observateur quelque peu attentif ne tarde pas à démêler les dissemblances physiologiques, la disparité au point de vue des aptitudes, des instincts et des institutions sociales, disparité profonde qui fait que les deux races demeurent juxtaposées et non confondues.

Au physique, le Kabyle se distingue facilement de l'Arabe. Sa tête est moins fine, mais plus intelligente : sa physio-

Mauresque en costume d'intérieur.

nomie franche et ouverte, son œil vif, contrastent avec l'immobilité habituelle du masque sémitique. Il est moins sec que l'Arabe; ses muscles sont plus volumineux et moins détachés. L'ovale du visage est plus large et plus court; les pommettes sont plus fortes; la mâchoire inférieure est plus lourde et plus carrée.

Les différences sont plus tranchées encore au moral. Le Kabyle est aussi actif et entreprenant que l'Arabe est indolent et paresseux. Il est vif et emporté; l'Arabe a le calme du fatalisme. Essentiellement sédentaire, le Berbère habite une maison de pierre ou de chaume et vit en communautés fixes, villages ou hameaux. Individuellement propriétaire, il s'attache à sa maison, à son jardin, à ses vergers, engraisse ses terres, et s'efforce de leur faire rapporter le plus possible. L'Arabe campe sous la tente, change de place aussi souvent que l'exigent les besoins de ses troupeaux et ne cultive qu'accessoirement.

Le Kabyle est prévoyant, il abrite ses bestiaux et leur emmagasine des provisions pour l'hiver. L'Arabe vit au jour le jour et se laisse surprendre par la famine, lui et ses bêtes. C'est lui qui incendie et ruine les forêts pour en renouveler les pacages et amender les terres sans fatigue; en pays berbère, au contraire, l'incendie des forêts est réprouvé comme méthode d'amendement.

Le Kabyle fait du commerce; il prend du service dans nos troupes, descend dans la plaine où il cultive les terres des Arabes, et va chercher fortune dans les villes; mais il revient toujours au village, où il achète un lot de terre et se marie. Le nom de *Berrani* dans les villes s'applique collectivement à tous les Berbères qui émigrent ainsi passagèrement.

L'Arabe, au contraire, ne se déplace que dans un certain cercle.

L'Arabe procède par surprise et par trahison. La razzia arabe n'a pour motif que le pillage. Pour le Kabyle, la bastonnade est un châtiment infamant; pour l'Arabe, ce

n'est qu'une douleur. La charité envers les pauvres et l'hospitalité à l'égard des étrangers ne font jamais défaut dans la tribu berbère. L'hospitalité arabe est toute d'ostentation et de calcul.

Mêmes contrastes dans l'état social. Chez le Berbère, toute l'organisation est démocratique, l'individu persiste avec tous ses droits, ajoutons et ses devoirs. Chez l'Arabe, l'organisation est aristocratique, théocratique et patriarcale; l'individu s'efface toujours devant un supérieur. De là toutes les différences qui, chez l'un, élèvent l'individu, et chez l'autre le rabaissent.

Chez le Berbère, il n'y a pas de grands, pas de noblesse, mais de simples délégués chargés d'administrer, ou mieux, d'appliquer les lois et coutumes consacrées par le temps et réunies en un faisceau appelé *Kanoun*, et d'exécuter les décisions votées dans l'assemblée générale de la commune ou *Djemaâ*. Tout membre de la tribu arrivé à l'âge de puberté, fait partie de cette assemblée et y a droit de parler et de voter. Toutes les affaires générales et particulières s'y discutent, et chacun en respecte les décrets. Le délégué ou *amin* est toujours révocable à la majorité des suffrages.

Chez l'Arabe, au contraire, l'autorité absolue est concentrée entre les mains de l'aîné, appelé *cheikh*, qui est le chef de son *douar*. Et au-dessus de lui, il y a toute une noblesse héréditaire, c'est-à-dire les *cherifs*, les *djouad* et les *marabouts*, qui descendent : les premiers, de la famille du Prophète; les seconds, des anciens conquérants d'une manière générale, et les troisièmes des saints personnages voués à l'observance du Koran. C'est dans les deux premiers groupes que se prennent les *caïds* ou chefs politiques et administratifs des tribus.

Il nous reste à dire quelques mots des trois derniers groupes de la population indigène, les Juifs, les M'zabites et les Nègres.

Les premiers, qui habitent l'Afrique septentrionale depuis leur dispersion sous Hadrien, au IIe siècle de notre ère, vivaient sous le gouvernement turc, dans un état de dépendance voisin de l'abjection. Néanmoins, intelligents, et aussi actifs que les Maures sont indolents, ils parvenaient quand même à la fortune, sinon aux honneurs.

La conquête française fut pour eux une première émancipation. Ils en profitèrent avec cette habileté, cette science du négoce qui est l'apanage de leur race; car ce n'est pas seulement par l'usure qu'ils se sont enrichis; mais souvent par leur promptitude à saisir les besoins du pays et à les exploiter. Un grand nombre d'entre eux possèdent aujourd'hui des fortunes considérables. Les plus beaux immeubles d'Alger sont leur propriété et la plupart des grandes maisons de commerce sont entre leurs mains.

Quel contraste entre le *statu quo* dans lequel l'Arabe s'immobilise et végète depuis douze siècles et la facilité avec laquelle en quelques années les juifs algériens se sont relevés de quinze cents ans d'oppression et d'avanies! Si cette race a de graves défauts, on ne peut lui refuser de remarquables facultés d'assimilation. Au lendemain de la conquête d'Alger, elle s'est efforcée d'adopter nos mœurs et elle y est vite parvenue. Les familles ont fait instruire leurs enfants le mieux qu'elles pouvaient et, aujourd'hui, un certain nombre d'entre eux ne le cèdent en rien aux Européens pour la culture intellectuelle.

Il n'y a plus guère que l'ancienne génération qui porte le pantalon bouffant et étriqué, la veste à grandes manches et à petits boutons avec le turban bleu, noir ou marron, la couleur blanche leur étant jadis interdite. Ils s'habillent à l'européenne, remplacent l'élégante coiffure orientale par l'affreuse casquette de velours et parfois endossent une jaquette ou un veston avec un *seroual,* ce qui les ferait prendre pour des turcs de carnaval. Mais la classe riche s'adresse au tailleur à la mode et porte assez aisément nos vêtements sans excepter l'habit et le gibus.

Les juives, pour la plupart jolies, se font habiller chez les meilleures couturières; elles portent la toilette avec assez de

Juif d'Alger.

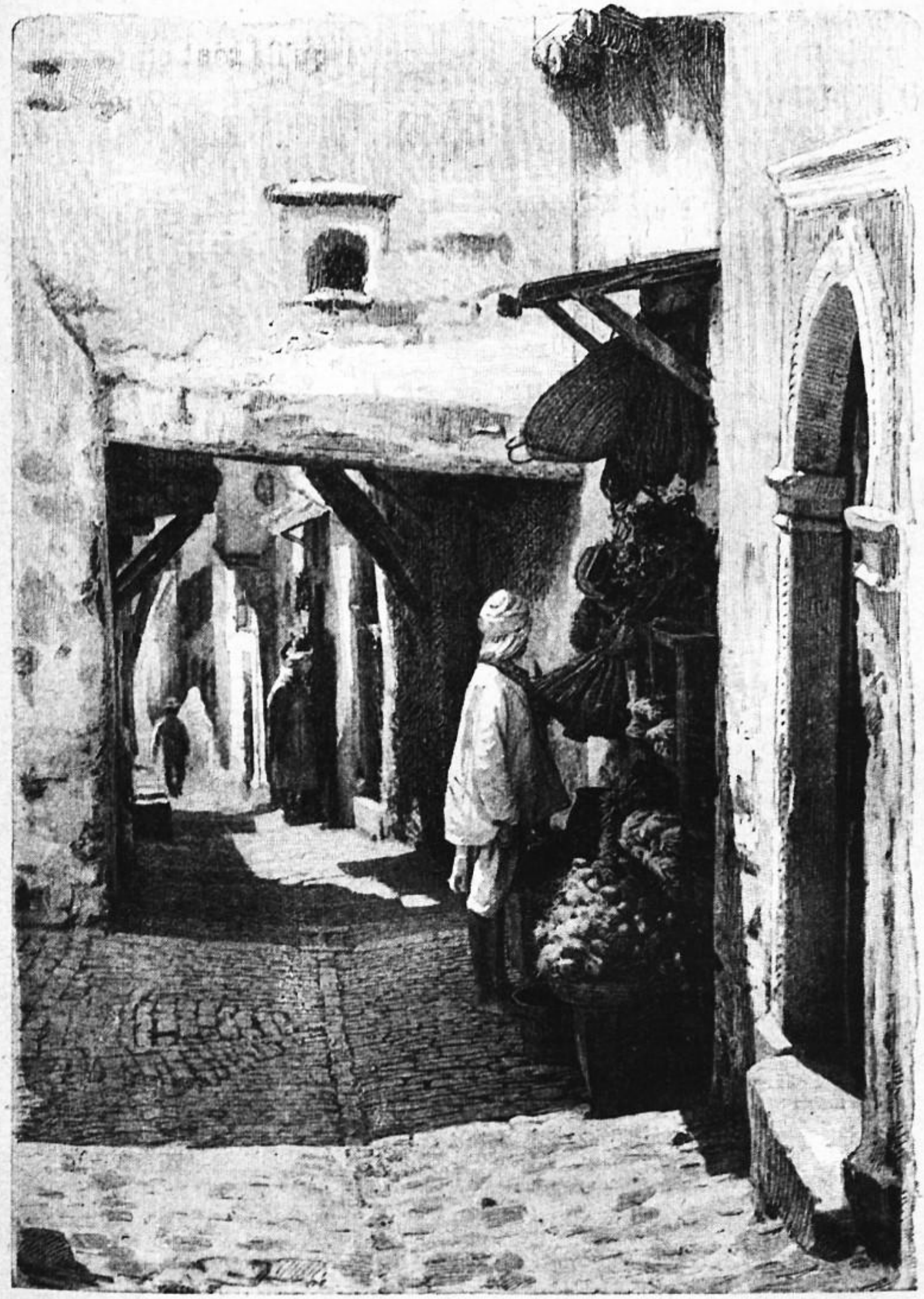
grâce et d'élégance, mais ont une tendance à exagérer la mode. On se prend à regretter leur magnifique robe de satin grenat, un peu sombre et moirée, à bouquets cerise, avec un

grand plastron d'or plaqué sur les seins. Cette robe, sans manches, découvrait le sommet de l'épaule et laissait voir un caftan de soie blanche brodé de palmes roses. Une ceinture à plaques de métal serrait la taille au-dessous des seins, et de là la jupe tombait toute droite, autour du corps, comme un fourreau, sans un pli. Un large galon d'or bordait cette robe épaisse et semblait, dans sa dureté, un cercle de métal (E. Feydeau). Les bras étaient nus sous des demi-manches de tulle. Et avec leurs dalmatiques de cachemire, leurs chaînettes d'or et leur bandeau noir brodé de paillon, elles s'en allaient lentes, graves et belles comme la reine de Saba !

On pourra voir encore quelques échantillons de ce costume, le samedi, dans la rue de la Lyre, aux abords de la rue Randon ; mais il disparaît peu à peu : l'art y perd assurément.

Les M'zabites (originaires du M'zab, au S. O. de Laghouat) sont des juifs musulmans, si l'on peut se servir de cette expression. Ils ont le même goût pour le négoce que les enfants d'Israël ; sont bouchers, épiciers, fruitiers, marchands de charbon et masseurs dans les bains maures, usuriers à l'occasion ! Ce sont eux qui tiennent les boutiques indigènes ouvertes dans les quartiers européens d'Alger et de la banlieue. On les reconnaît à leur grossier sayon de laine rayée rouge, jaune, bleue et blanche. Ils ont aussi le monopole des transports à dos d'âne ; ce sont eux qui vont chercher le sable nécessaire aux constructions, sur la plage d'Hussein-Dey. Il faut quatorze de ces pauvres petits *bourricots* pour en porter un mètre cube.

Le facies angulaire des M'zabites les désigne aussi à l'attention. Le front haut, étroit, souvent les yeux obliques, le nez long et busqué, la lèvre mince, la barbe rare et courte, le menton aigu et couvert d'une petite barbiche noire, d'une taille moyenne, on ne tarde pas à les distinguer de l'Arabe et du Kabyle.



Boutique de M'zabite.

Les M'zabites sont schismatiques; les orthodoxes les appellent Khramès ou cinquièmes, parce qu'ils sont en dehors des quatre sectes reconnues; ils suivent les préceptes de l'assassin d'Ali, gendre du Prophète.

Le *Biskri*, originaire de Biskra, est doux, honnête, laborieux : c'est l'Auvergnat algérien. Il a la spécialité d'approvisionner d'eau les ménages de la ville. Tous les matins, il escalade les étages des maisons européennes, sa cruche de cuivre sur l'épaule, remplissant d'eau les réservoirs et par dessus le marché faisant les commissions de la bonne ou accompagnant les petits enfants à l'école. Le Biskri est encore portefaix, *ouled-plaça*.

Bourricotiers M'zabites sur la plage d'Hussein-Dey.

Les Nègres qui habitent Alger descendent d'esclaves soudanais que l'abolition de l'esclavage a rendus libres en 1848. Ils sont là ce qu'ils sont partout : portefaix, domestiques, manœuvres, terrassiers, blanchisseurs de maisons.

Leur accoutrement consiste en un vieux pantalon de zouave ou de turco hors d'usage, ou plus simplement une toile à sac roulée autour des reins et retenue par une large ceinture rouge montant jusqu'aux aisselles, en vieilles vestes quelconques posées à nu sur le torse, en guenilles tortillées autour de la tête, en savates invraisemblables, défroques

Dont les trous par bonheur ne sont pas l'un sur l'autre,

et laissent voir des muscles d'acier sous des chairs de bronze.

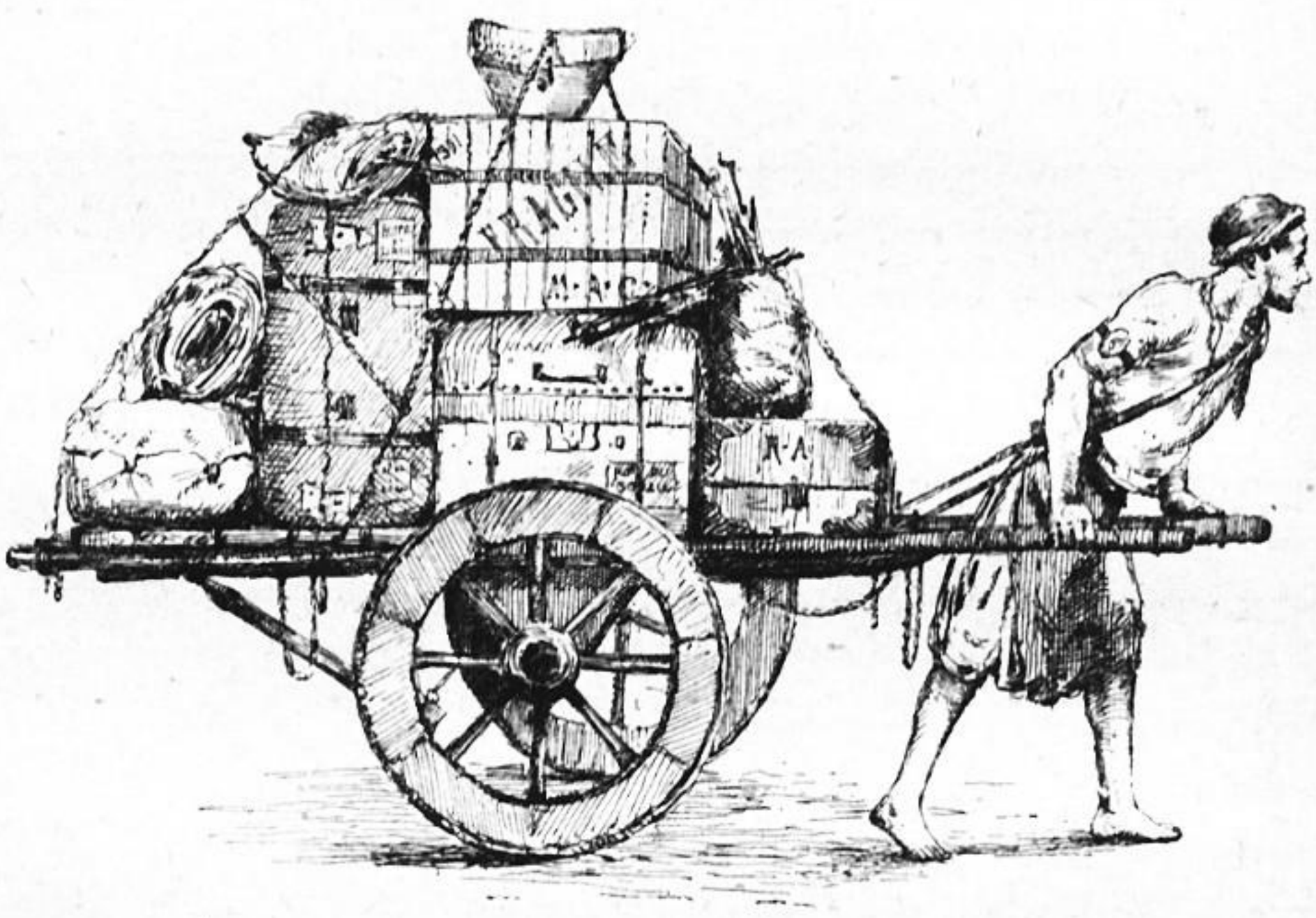
Doux et gais, ils ne demandent qu'à rire. Viennent les fêtes publiques, vous les verrez gambader et danser la bamboula par les rues au son d'une grosse caisse, de tam-tam et de *kerakeb* (castagnettes en fer), dont le tapage assourdissant fait hurler les chiens.

Porteur d'eau.

Mesdames leurs épouses confectionnent le pain à l'anis, sont servantes, masseuses dans les bains maures et diseuses de bonne aventure. Vieilles, elles reculent les bornes de la laideur humaine. Les pieds tout plats, les mains noueuses, le buste long et disproportionné, la face carrée, avec une énorme mâchoire édentée et lippue, d'où sort une voix fluette, on est tenté de voir en elles des guenons silencieuses et inoffensives. On les voit des journées entières accroupies au coin des rues, derrière quelques pains ou quelques poissons frits qui se dessèchent au soleil

en attendant la clientèle. Leurs jambes grêles repliées sous leur bassin énorme, elles ont, en vérité, une attitude et des gestes simiesques qui font comprendre et admettre les théories de Darwin.

Mais voyez-les jeunes, l'impression est toute différente; celles particulièrement de sang mêlé ont presque toujours



Portefaix.

un galbe ravissant. Grandes et fortes, les pieds mignons, la gorge saillante et dure, on dirait des Vénus coulées en bronze florentin. Toujours le rire aux lèvres, — lèvres sensuelles s'il en fut, — elles découvrent a chaque instant deux rangées de perles ivoirines qu'on croirait enchâssées dans du corail; leurs prunelles troublantes roulent et brillent comme des diamants noirs dans leurs sclérotiques dorées, et elles vont lentement, en se dandinant la croupe, belles d'indolence et d'inconsciente impudeur.

Le *ya Ouled :* c'est le gamin de Paris algérien. Il court la ville du matin au soir, sans famille ni logis. Il est bon pour tous les métiers, mais il exerce surtout celui de cireur

de bottes; c'est lui aussi qui au marché porte les provisions de la ménagère. Il mendie quand il en trouve l'occasion, vole quand il peut, mais toujours est gai et gouailleur : il fait la joie des nouveaux débarqués.

POPULATION EUROPÉENNE.

La population européenne d'Alger n'est pas moins diversifiée que sa population indigène. Français, Espagnols, Napolitains, Siciliens, Anglo-Maltais, Anglais, etc., se coudoient à chaque pas dans les rues. Les uns et les autres vont, viennent, s'agitent, discutent entre eux, et pendant que les voyelles latines prennent gaiement leur vol dans l'air sonore, les lourdes et dures syllabes des idiomes sémitiques bruissent sourdement à l'oreille, à la façon d'une contrebasse qui couvrirait le chant d'un violoncelle. A de certains carrefours, la cacophonie est aussi complète qu'on la peut rêver, et l'on se demande même par quel prodige d'intuition tout ce monde là arrive à se comprendre.

Ya Ouled.

Mais ce n'est pas seulement la langue qui divise ces éléments ethniques : le costume, les mœurs, les préjugés et la religion en font autant de groupes qui vivent à part, dans leurs quartiers.

Les Français sont fonctionnaires, soldats, négociants, colons proprement dits. Les Espagnols venus d'Andalousie s'emploient comme charretiers, maçons et tailleurs de

pierre; on les reconnaît à leur costume semi-arabe et semi-européen. Les Espagnols originaires de Mahon sont presque exclusivement maraîchers; tous les jardins de la banlieue d'Alger sont entre leurs mains et ils savent en tirer un tel parti que nombre de leurs propriétés, d'Hussein-Dey par exemple, valent jusqu'à trente mille francs l'hectare.

Les Napolitains tendent leurs filets dans le golfe; les Siciliens, travailleurs sobres et rangés, vivant sous le climat africain comme chez eux, louent leurs bras pour les rudes travaux de terrassements.

On a appelé les Maltais des Arabes chrétiens et la définition ne manque pas d'exactitude. L'ossature, les traits, la langue, le tempérament, les mœurs, tout révèle en eux le sang arabe et les marques profondes que la domination sarrasine a laissées dans leur île. Sur le chapitre de la foi ils ne sont pas moins intolérants que les Arabes.

Apres au gain et très économes, adroits et travailleurs, les Maltais font un peu tous les métiers.

A côté de ces principaux éléments de la population algérienne, il convient de mentionner les colonies anglaise et américaine, dont l'importance s'est beaucoup accrue depuis quelques années. Composées presque exclusivement de familles riches, elles habitent, sur les hauteurs de Mustapha et d'El-Biar, les blanches et délicieuses villas enfouies toute l'année dans la verdure et les fleurs.

Monuments. — Arts mauresques.

Le Théâtre National, le Palais de Justice, le Palais Consulaire, les Écoles d'enseignement supérieur, la cathédrale, les Églises anglicane et presbytérienne, sont des édifices à visiter, mais ce sont particulièrement les monuments indigènes qui sollicitent l'attention. En dépit de restaurations souvent maladroites, l'art arabe déploie encore, çà et

là, la grâce et l'exquise délicatesse de son architecture.

Dans l'ancien palais de Mustapha-Pacha, par exemple. Actuellement occupé par la Bibliothèque-Musée, rue de l'État-Major, ce palais est un beau spécimen de pur style arabe. On y remarquera le bel auvent de la porte d'entrée, les colonnes torses de marbre blanc qui supportent les galeries intérieures, les faïences de Delft qui décorent le vestibule, la sculpture des portes, et la balustrade artistement découpée qui court tout autour de la galerie du premier étage. Cette balustrade est en acajou d'Haïti, paraît-il ; mais on ne s'en douterait guère, car il s'est rencontré un barbouilleur forcené, qui n'a pas hésité à couvrir le bois magnifique d'une horrible couche de peinture verte !

Il possède une assez belle collection d'antiquités Romaines et Puniques provenant de Carthage, Lambèse, Cherchell, Tipaza, etc.

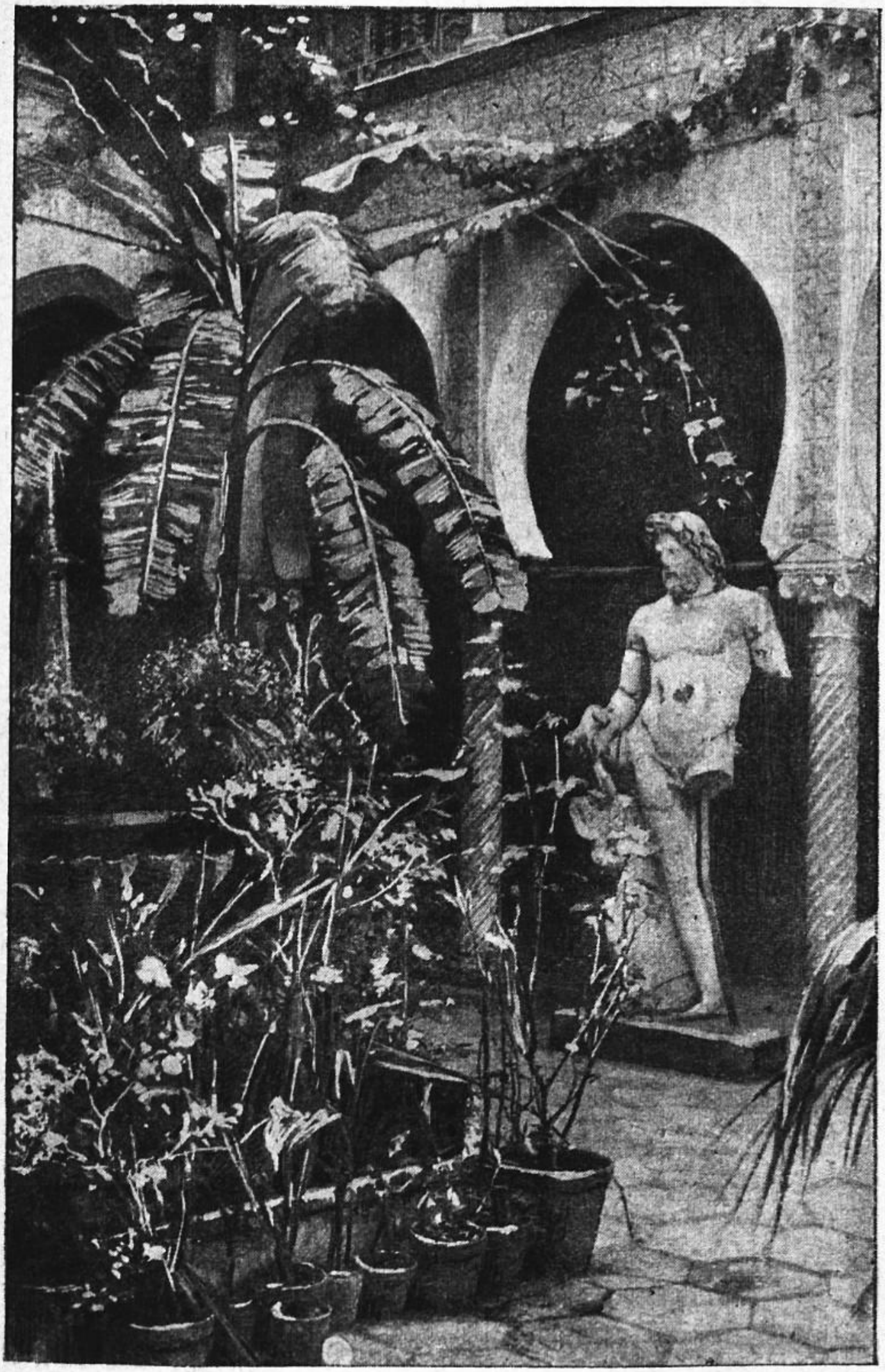
Le Musée, situé au rez-de-chaussée, est ouvert au public, de même que la bibliothèque, tous les jours d'une heure à cinq, dimanches et fêtes exceptés. Il se divise en plusieurs sections archéologiques : fossiles, inscriptions, statues, médailles, etc. Il contient, en outre, une assez belle collection de monnaies africaines ou européennes qui, jadis, avaient cours en Afrique. Parmi ces dernières, la collection, à peu de chose près complète, de la monnaie dite *khôthi*, dont la Compagnie française des Concessions d'Afrique se servait au dix-septième siècle dans ses transactions avec les indigènes, à la Calle et sur la côte. Il faut encore noter plus de douze cents échantillons de minéraux appartenant au sol africain.

Revenons aux monuments arabes. Avant d'être logé dans le palais de Mustapha-Pacha, le Musée occupait celui du gendre d'Hassen-Pacha, rue des Lotophages. Ce palais, habité aujourd'hui par un officier du génie, ne le cédait en rien au précédent pour la richesse de la décoration : mêmes colonnes torses de marbre blanc, et revêtements de faïences. La balustrade de bois bleu et rouge entourant la galerie du premier étage

était d'une gaieté charmante; il y a quelques années, les portes de cèdre avec leurs encadrements en saillie étaient intacts; intacts les marteaux et les verroux de bronze; et les niches du vestibule où s'accroupissaient les *chaouch* semblaient attendre encore ces indolents qui passaient la meilleure partie de leur temps à voir se dérouler dans l'air les volutes bleues de leurs chibouks. Dans ce qui fut l'appartement des femmes, on retrouve encore quelque chose de leur présence, disait Feydeau, dans la décoration pleine d'élégance de cette grande pièce pavée de carreaux vernissés à dispositions de mosaïque, et dont les murs revêtus de faïences exhalent une douce fraîcheur. Le plafond, très riche de tons, à compartiments de bois colorié, est peut-être un peu lourd; mais quelle grâce dans ces croisillons sculptés, et dans ces volets couverts de fleurs peintes! Tout autour des murs, et juste au-dessus des revêtements de faïence, court une galerie légère qui se renfle par places et qui servait jadis à ranger l'attirail des femmes, depuis les fioles de senteur jusqu'aux pots de confiture.

Remarquez maintenant comme ces jaloux savaient bien garder leurs femmes! Il n'y a dans cette salle que quatre fenêtres, et toutes regardent la mer, au bord de laquelle le palais est situé. Il eût fallu aux amoureux s'aventurer sur une barque à travers les récifs et guetter de l'œil leurs maîtresses à travers les tubes des longues-vues, pour échanger quelques signes avec elles.

L'ancien palais d'Aziza, fille du dey (*Dar Aziza bent-el-Dey*), devenu le palais archiépiscopal, est encore d'un beau style mauresque; mais il a subi des restaurations et n'a plus la pureté de ceux qui précèdent. On n'en verra pas moins avec grand intérêt les portes et balustrades en cèdre sculpté, les faïences qui ornent les murs intérieurs et les colonnes qui supportent les arceaux des galeries. Celles-ci abritent des bas-reliefs, des statues et des inscriptions puniques dues pour la plupart aux savantes recherches du P. Delattre à Carthage.



Bibliothèque-Musée. — Cour du Musée.

Le *Dar Aziza bent-el-Dey* dépendait, avant la conquête française, de la *Jénina* ou *Dar Sultan el-Kétima,* le palais des deys depuis leur institution jusqu'à 1817, époque à laquelle Ali-Khodja transporta la demeure souveraine à la Casbah pour éviter d'être étranglé comme son prédécesseur. La Jénina couvrait le vaste polygone compris entre la place du gouvernement, les rues du Divan, Jénina et Bruce. Il est regrettable que la pioche française n'ait pas respecté ce monument historique.

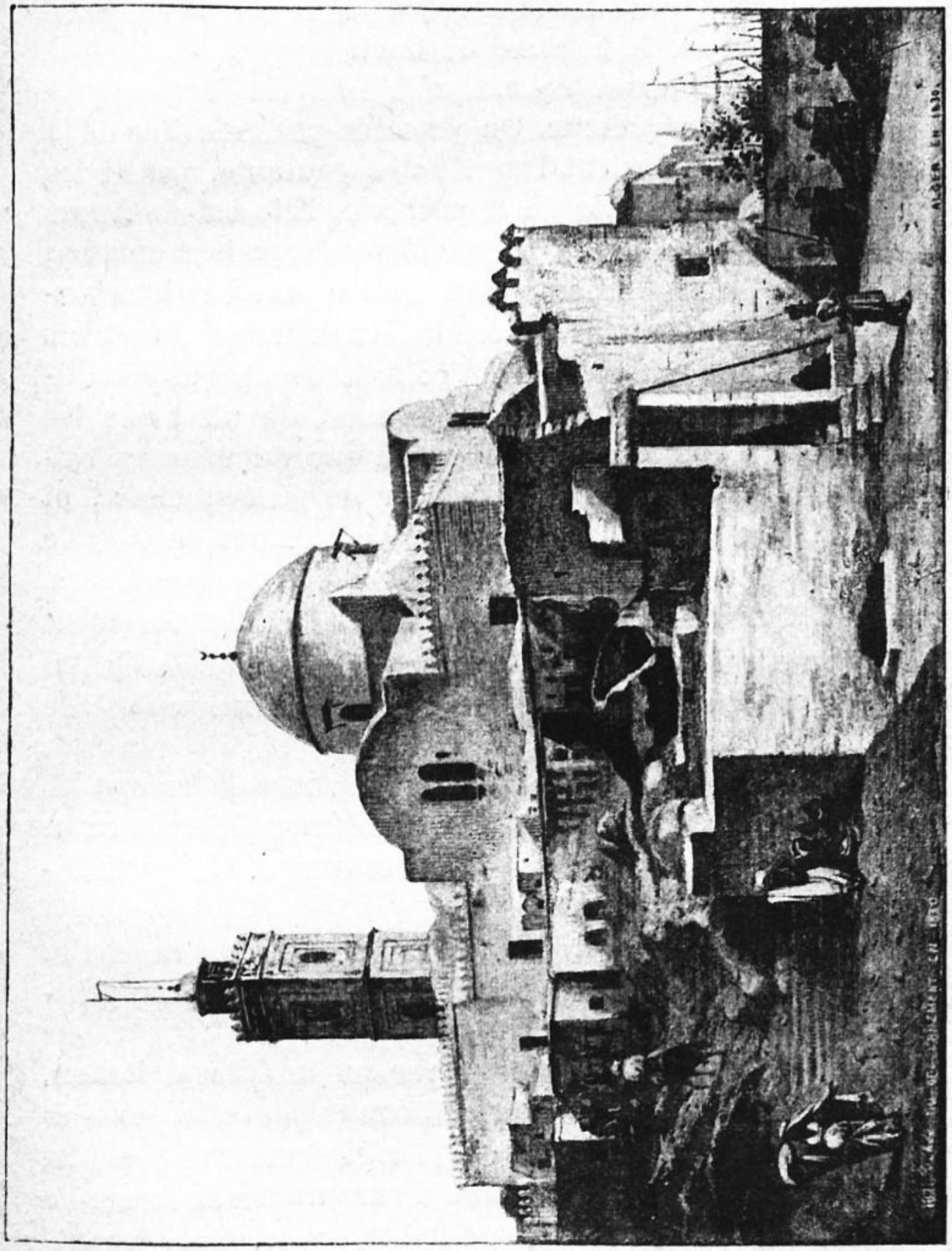
En face de l'archevêché se trouve le palais d'hiver du gouverneur général. L'entrée principale étant jadis dans la petite rue du Soudan, la façade actuelle, sur la place Malakoff, a été construite par le génie militaire. Cet *embellissement* est loin d'être d'un heureux effet.

La décoration intérieure est presque entièrement faite par nous. Il ne reste guère d'intact que le salon du premier étage, dont les murs sont revêtus d'un haut soubassement en faïences de Delft dorées au feu, et de peintures d'un style turc rococo. Le plafond est entièrement peint, et d'un assez heureux effet. Dans une pièce du premier étage, il y a encore une jolie fontaine en marbre blanc et de couleur d'un très beau style italien.

Plus vaste et plus somptueuse encore est la résidence d'été du gouverneur général. Édifiée sur les coteaux de Mustapha-Supérieur, au milieu d'un véritable jardin d'Armide, cette demeure princière se détache de son cadre vert en une note d'une gaieté saisissante. De la galerie principale, on a une des vues les plus merveilleuses qui soient au monde. Essayer de la décrire nous entraînerait trop loin ; il en est de même du palais qu'il faudrait détailler pièce par pièce.

Dans toutes les mosquées règne la simplicité la plus grande : ni statues, ni tableau, ni vitrail imagé, ni ornement : seule l'idée de Dieu remplit le temple. Cette simplicité n'est pas sans grandeur et pour un étranger la visite des mosquées offre un vif intérêt.

A Alger, il y a trois mosquées à voir. D'abord la grande



Mosquée de la pêcherie peu après l'occupation française.

mosquée (*Djemaâ-el-Kébir*) rue de la Marine. Elle date, croyons-nous, du dixième siècle. On y remarquera la fon-

taine où les fidèles viennent régulièrement accomplir les ablutions qui doivent précéder la prière. Elle est abritée sous un auvent orné de faïences et à gauche de la porte d'entrée se trouve le tribunal du Cadi.

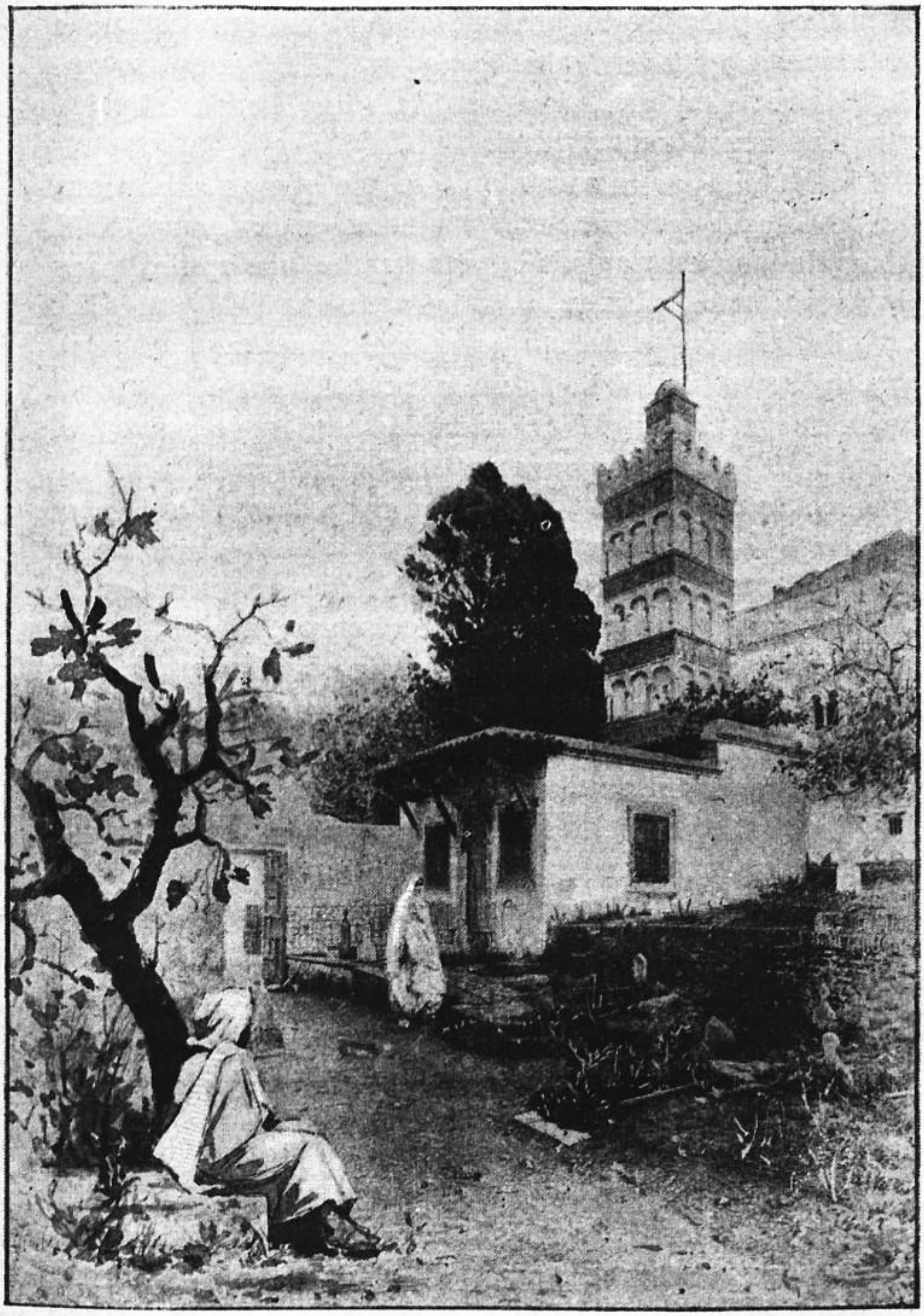
La nouvelle mosquée (*Djemaâ-el-Djedid*) est située à quelques pas de la précédente. On y accède par l'escalier de la pêcherie, d'où lui vient l'appellation courante, parmi les Européens, de mosquée de la pêcherie. Elle est de forme plus monumentale que la grande mosquée; mais la création de la place du Gouvernement et du boulevard de la République, tout récemment encore la construction du Palais consulaire, ont enterré, écrasé ce monument, qui primitivement baignait son pied dans la mer. Ce n'est que les soirs de fête publique qu'il reprend une valeur extraordinaire. On ne saurait rien concevoir de plus gracieux, ni de plus léger et de plus frais que son minaret, sa coupole et ses merlons enguirlandés, étoilés de verres de couleurs. Le fond, d'un blanc laiteux, — la mosquée est entièrement badigeonnée à la chaux, — apaise, efface et tamise la lumière trop crue des lampions : c'est comme un vol de colibris sur la neige.

Le spectacle contraste heureusement avec la rampe de gaz officielle des monuments européens : nous le recommandons vivement aux touristes qui se trouveront à Alger à l'époque des fêtes publiques.

Nous devons signaler à l'intérieur le *mimbar* ou chaire de l'iman et les arabesques qui décorent la coupole principale.

Cette Mosquée fut construite par un architecte italien. Lorsqu'il eut terminé son œuvre, vraiment belle et originale, on fit remarquer au dey que la Mosquée avait été établie, comme les édifices chrétiens, sur un plan en forme de croix latine. Le dey fit appeler l'architecte, et séance tenante il eut la tête tranchée.

Beaucoup plus petite que celles dont nous venons de parler, la mosquée Sidi-Abderrhaman-el-Fsaldi, sise dans



Mosquée Sidi-Abderrhaman.

la partie supérieure du jardin Marengo, est aussi beaucoup plus riche et plus curieuse ; exception faite pour la mosquée de Sidi-bou-Meddine, près de Tlemcen, il n'en est pas de plus intéressante en Algérie.

Tout autant par la sainteté de sa vie que par ses traités de théologie et de jurisprudence musulmane, Sidi-Abderrhaman s'est acquis la plus grande vénération parmi les musulmans, et, à sa mort, survenue en 1471 (an 875 de l'hégire), ses contemporains érigèrent une mosquée et une zaouia sur le lieu où ils l'inhumèrent. Autour de son tombeau, recouvert de riches étoffes, on remarquera une foule d'ex-voto. Presque toujours on trouve dans cette kouba une nombreuse assistance de fidèles en prières ; les femmes stériles y viennent brûler des cierges pour devenir fécondes. On y admirera les revêtements en faïence persane qui, le matin surtout, bien en lumière, sont d'un grand effet.

Dans le petit cimetière attenant à cette mosquée sont enterrés de hauts personnages musulmans, parmi lesquels Ahmed, le dernier bey de Constantine, qui, comblé d'égards par le gouvernement français, poussa la reconnaissance jusqu'à donner nos soldats en pâture à ses chiens lors de la seconde expédition sur Constantine.

Recommandation d'ordre général pour toutes les mosquées : ne pas oublier de se déchausser en entrant ou avoir soin de recouvrir ses bottines de chaussons ou de chaussettes de laine. Ainsi le veut la bienséance musulmane, autant pour le respect dû au lieu saint que pour ne pas souiller les nattes et les tapis sur lesquels les croyants se prosternent pour la prière et chaque fois y appliquent le front et les lèvres.

Alger ne comptait pas moins de cent soixante-dix mosquées, koubba ou zaouïa avant la conquête : c'est tout au plus si une vingtaine sont encore affectées à leur destination primitive. Les autres ont été, soit utilisées par l'armée, soit vendues ou démolies pour cause d'utilité publique. A côté des trois principales dont nous venons de parler, on

pourra voir : la djemaâ Safir, la djemaâ Sidi-bou-Gueddour, la djemâa Sidi-Abdallah, toutes trois rue Kléber ; la djemaâ Sidi-Rhamdan, rue de ce nom; la zaouïa de Mohammed-ech-Chérif, au carrefour des rues Damfréville, Kléber et du Palmier.

Parmi les mosquées disparues, il convient de mentionner celle des Ketchaoua, dont un poète musulman chantait au siècle dernier, la coquetterie et l'élégance. « Les désirs disait-il, la recherchent avec un empressement extrême ». Sa beauté causa sa perte. Peu après la conquête d'Alger, Mahomet dut en sortir et céder sa place au Christ. La chrétienté voulut-elle y prendre sa revanche sur l'Islam en répliquant à l'église-mosquée de Constantinople[1] par la mosquée-église d'Alger ?

On pourrait le croire. Cette transformation ne s'inspira en vérité que d'une raison d'économie. Devenue bientôt trop petite pour contenir tous les fidèles, on en modifia un côté, puis un autre, tant et si bien que de l'édifice le plus gracieux de l'ancien Alger il ne resta bientôt plus qu'un monument disgracieux.

Au moment de la prise de possession de la mosquée pour l'installation du culte catholique, c'est-à-dire vers 1845, un vieux marabout d'Alger consola les disciples de Mahomet en leur annonçant qu'Allah lui avait déclaré que jamais les chrétiens ne pourraient achever leurs travaux. Ce marabout a presque dit vrai, car quarante-cinq ans après, les travaux de la cathédrale n'étaient pas encore terminés.

Ce qu'il y a encore de mieux dans la cathédrale Saint-Philippe, puisque tel est son nouveau nom, ce sont les derniers restes du temple musulman : les colonnes de marbre, les arabesques des arceaux et de leurs tympans.

La chapelle de droite renferme les ossements de Géronimo, maure d'Oran élevé dans la religion chrétienne et qui, fait

(1) On sait que la plus belle mosquée de Constantinople est l'ancienne église de Sainte-Sophie, — un des chefs-d'œuvre de l'architecture byzantine.

prisonnier, subit le martyre à Alger pour s'être obstinément refusé à abjurer sa foi. Eudj-Ali le fit jeter vivant dans une caisse à pisé et enterrer de la sorte, le 18 septembre 1569, dans un bastion en construction hors la porte Bab-el-Oued, aujourd'hui détruit. Ses restes y ont été retrouvés, d'une manière inespérée, le 27 décembre 1853. Un revêtement en marbre placé près de l'endroit que Géronimo occupait dans la muraille rappelle l'événement. On pourra voir aussi à la Bibliothèque-Musée un moulage de l'empreinte laissée par le malheureux dans le bloc de pisé qui le renfermait.

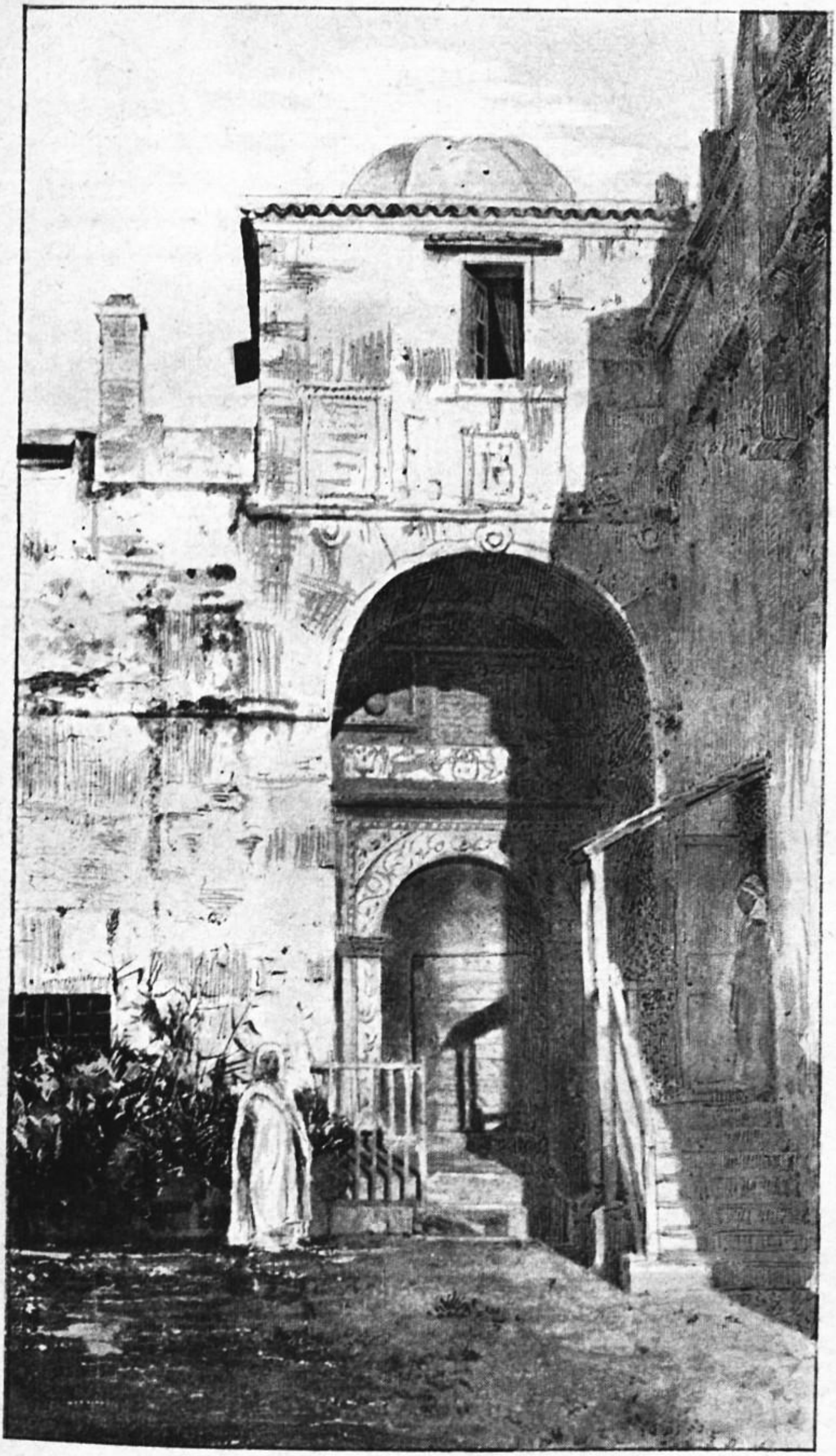
Pour voir d'autres spécimens de l'architecture arabe, il faut descendre à l'Amirauté, au fond du vieux port turc. Il y a là une série de bâtiments hétérogènes qui sont fort curieux. Le pavillon du commandant de la marine en Algérie avait la même destination avant la conquête. A cette différence près, pourtant, que le captan-reïs n'était qu'un chef de forbans.

Derrière la grande voûte qui supporte le pavillon amiral se dressent les derniers débris de la vieille forteresse espagnole, le Péñon. Il y a là des substructions curieuses, malheureusement presque entièrement détruites par la terrible explosion de la poudrière qui eut lieu le 8 mars 1845 et coûta la vie à 122 personnes.

Tout près de là, sur le quai, on remarque une fontaine mauresque, en marbre blanc, décorée d'inscriptions versicolores, ainsi que la porte de l'arsenal qui a beaucoup de caractère.

Bien des villes d'Orient possèdent des monuments autrement riches et importants que ceux d'Alger, aucune ne renferme de maisons d'habitation aussi somptueuses que celles d'Alger. Le plan des maisons mauresques, petites ou grandes, riches ou pauvres, est toujours le même : c'est le plan de la maison romaine.

Comme la matrone romaine, la femme mauresque vit cloîtrée dans sa maison; dirigeant les esclaves, présidant

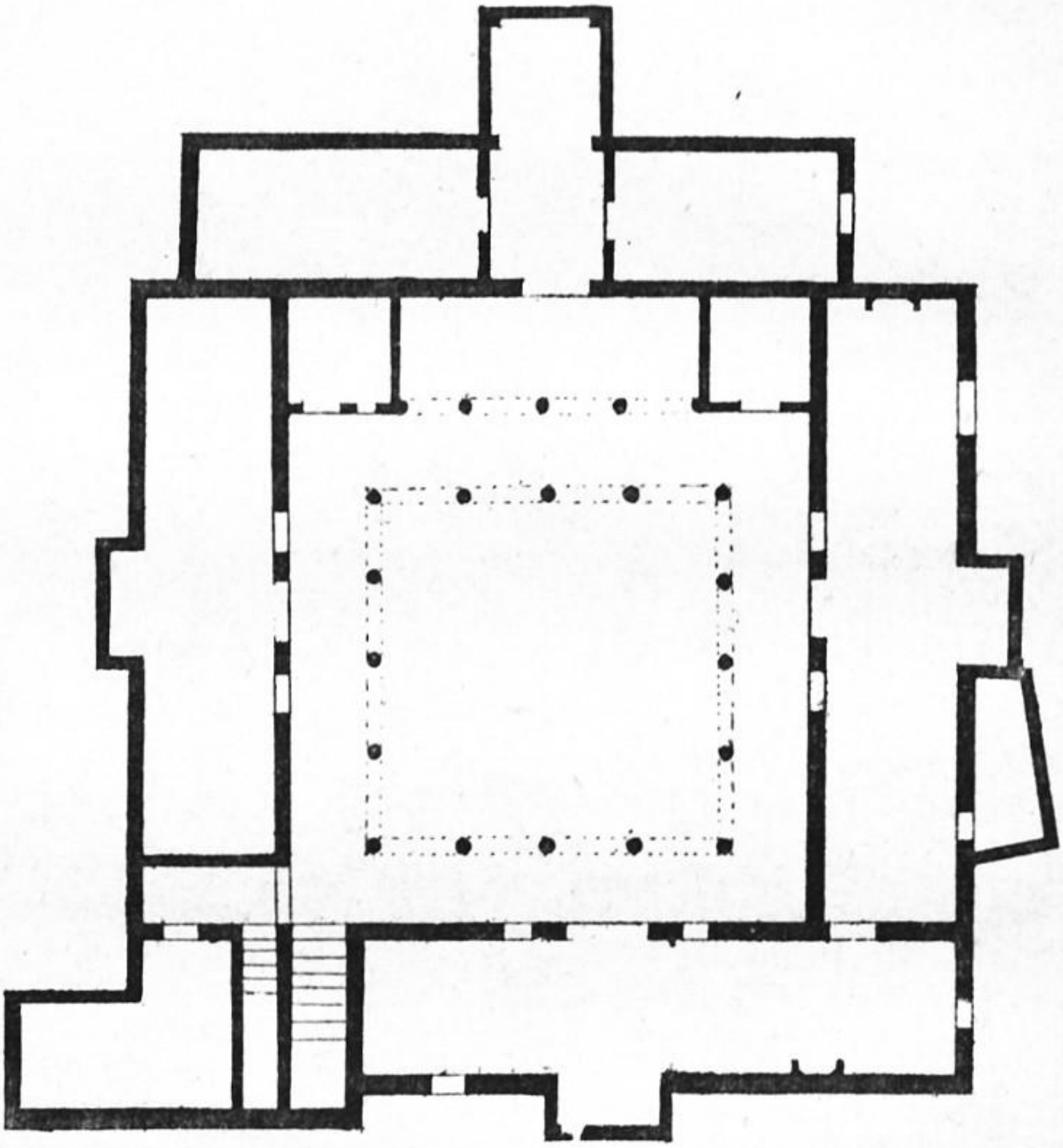


Porte de l'arsenal turc.

aux soins du ménage, au tissage des vêtements, à la préparation des repas : l'homme seul vit de la vie extérieure.

La maison mauresque est faite en vue de ces mœurs.

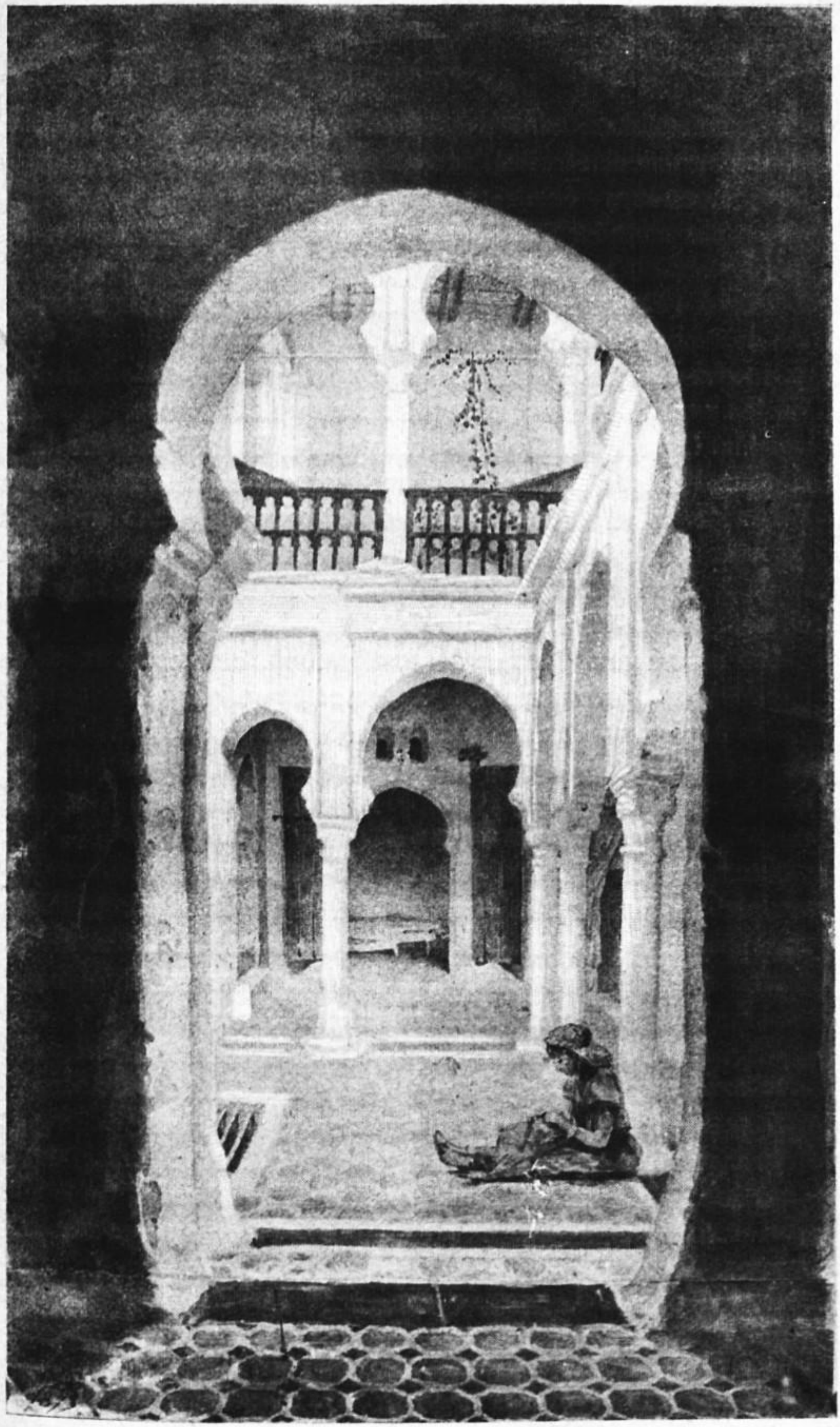
Le rez-de-chaussée se compose d'un long vestibule à ar-



Plan d'une maison mauresque. — Palais d'Aziza, actuellement archevêché.

catures soutenues par de petites colonnes jumelées; c'est le lieu de réception des hommes. Le reste du rez-de-chaussée est occupé par les dépendances, les caves et la citerne.

La partie supérieure de la maison est exclusivement réservée à la vie de famille. Au premier étage, une cour à



Intérieur de petite maison mauresque.

ciel ouvert, *l'impluvium* des Romains, est entourée de chambres longues et étroites, aérées par de rares petites fenêtres barraudées, éclairées par la cour. Des colonnes plus ou moins nombreuses, selon l'importance de la maison, supportent au moyen d'arcatures ogivales, une galerie qui dessert à l'étage supérieur des chambres semblables à celles de l'étage inférieur.

Une terrasse recouvre l'habitation ; elle est entourée de murailles assez élevées pour arrêter les regards indiscrets des voisins. Cependant de petits trous percés dans l'épaisseur de ce mur d'enceinte permettent aux femmes de voir au dehors.

Les riches habitations sont construites avec des matériaux de luxe : les colonnes, dallages et encadrements de portes et fenêtres sont en beau marbre blanc ; les menuiseries sont en cèdre et en tuya.

Les murs sont décorés de revêtements en carreaux de faïences ; la ferronnerie est en bronze et en cuivre.

Les Algériens n'avaient pour ainsi dire pas d'industries, ils fabriquaient fort peu, mais grâce à leurs rapports fréquents avec les pays maritimes, ils faisaient venir leurs matériaux des meilleures provenances.

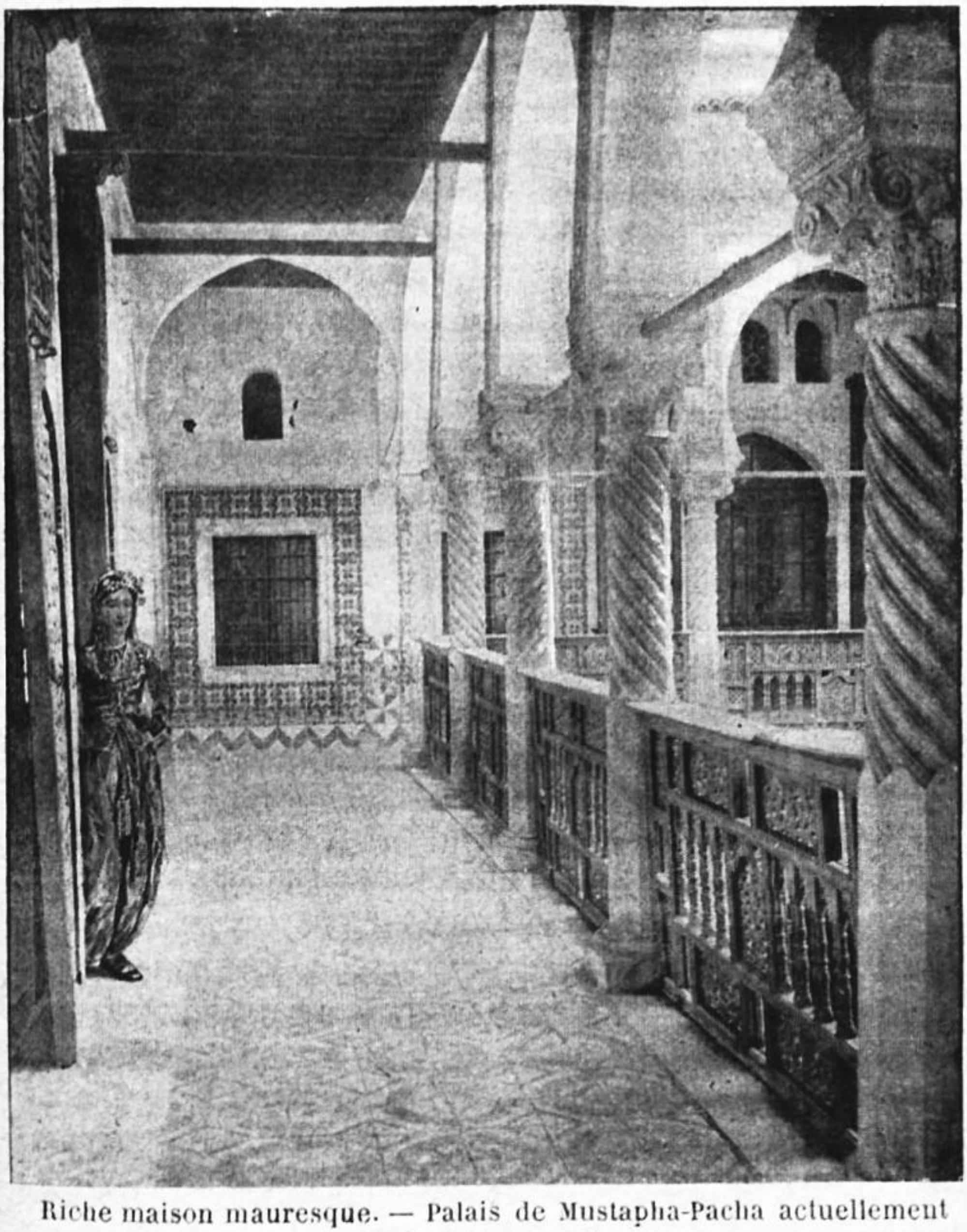
Leurs marbres étaient fournis par Carrare et mis en œuvre par des artistes italiens, ce qui explique le singulier style de leurs colonnes et des motifs d'encadrement des portes d'entrée ; des motifs de décoration arabe et turque tout amalgamés avec le rinceau et la moulure italiens.

Le grand luxe des habitations consistait dans les revêtements de carreaux de faïences des murs d'intérieur. Ces carreaux étaient de toute provenance, et souvent d'une beauté remarquable. En général, ils venaient du Maroc, de Tunisie, d'Espagne, d'Italie et surtout de Hollande. On en trouve aussi, mais plus rarement, de Strasbourg, de Marseille et de Perse.

Les amateurs ont pu constituer des collections d'une grande valeur et d'un grand intérêt.

Ces faïences, dont les propriétaires appréciaient parfai-

tement la valeur artistique étaient toujours agencées avec un goût irréprochable.



Riche maison mauresque. — Palais de Mustapha-Pacha actuellement Bibliothèque-Musée.

On peut encore voir de très beaux spécimens de faïences persanes à la mosquée de Sidi-Abderrhaman, de faïences de Hollande et de Marseille dans la maison du Consul général, rue de la Charte, des panneaux décoratifs à la villa

d'Ali Bey, à Mustapha supérieur, et enfin des spécimens de toutes provenances au château d'Hydra, à Birmandreïs.

Souvent au-dessus du revêtement en faïences formant soubassement se trouvait une décoration en arabesques, refouillée au couteau dans l'enduit en plâtre qui recouvrait les murailles. Les dessins de ces arabesques sont presque toujours insignifiants, ils n'ont aucune parenté avec ceux de l'architecture des Maures de l'Espagne et de l'Egypte ; cependant leur ensemble produit toujours un effet satisfaisant; les refouillements distribués avec discernement produisent des contrastes heureux.

Les plafonds sont en cèdre et tuya apparent, ils sont décorés d'arabesques sculptées sur les solives, ou de dessins à couleurs vives peints sur un coffrage en planches dont la surface est divisée par des baguettes en compartiments fantaisistes.

Il reste malheureusement très peu de ces plafonds, ils ont presque tous disparu par vétusté.

Ce n'est pas, comme on sait, seulement dans le plâtre et dans le bois, que les Arabes ont creusé ou taillé ces entrelacs qui sont la caractéristique de leur art et les ont pliés avec une habileté extrême à tous les caprices de leur esthétique abstraite. Ils les ont peints aussi sur papier et ils en ont merveilleusement enjolivé certains exemplaires du Koran. Un de ceux-ci, d'une beauté exceptionnelle, est conservé dans la grande mosquée d'Alger comme une relique très précieuse. Les infidèles sont rares qui peuvent prétendre à l'honneur de le contempler. L'interprète Bresnier, qui jouissait d'une grande considération dans le monde musulman, fut un de ces rarissimes privilégiés; il obtint même de prendre copie d'une des illustrations. Cette copie se trouve à la Bibliothèque installée dans le palais dont nous venons de parler. Quelque pâle reflet qu'elle soit de l'original, elle permet de concevoir toute l'ingéniosité, le goût et la richesse du manuscrit que le grand muphti dérobe jalousement aux yeux de la foule.

Panneau de faïence.— Collection Alphandery.

Les Maures ont surtout excellé dans les travaux de menuiserie et de ferronnerie.

Leurs menuiseries sont toutes à peu près sur le même modèle; plus ou moins détaillées, suivant la richesse qu'ils veulent obtenir. Les panneaux des portes, des placards et des volets sont décorés par des compartiments carrés et oblongs, alternés et enchevêtrés avec goût. Le bois employé est le cèdre et le tuya : souvent l'intérieur des petits panneaux est en ébène et acajou. Les larges auvents qui abritent les entrées des riches maisons sont très richement sculptés et bien conçus.

Il devient aujourd'hui difficile de se procurer d'anciennes menuiseries mauresques, et elles ont acquis une grande valeur.

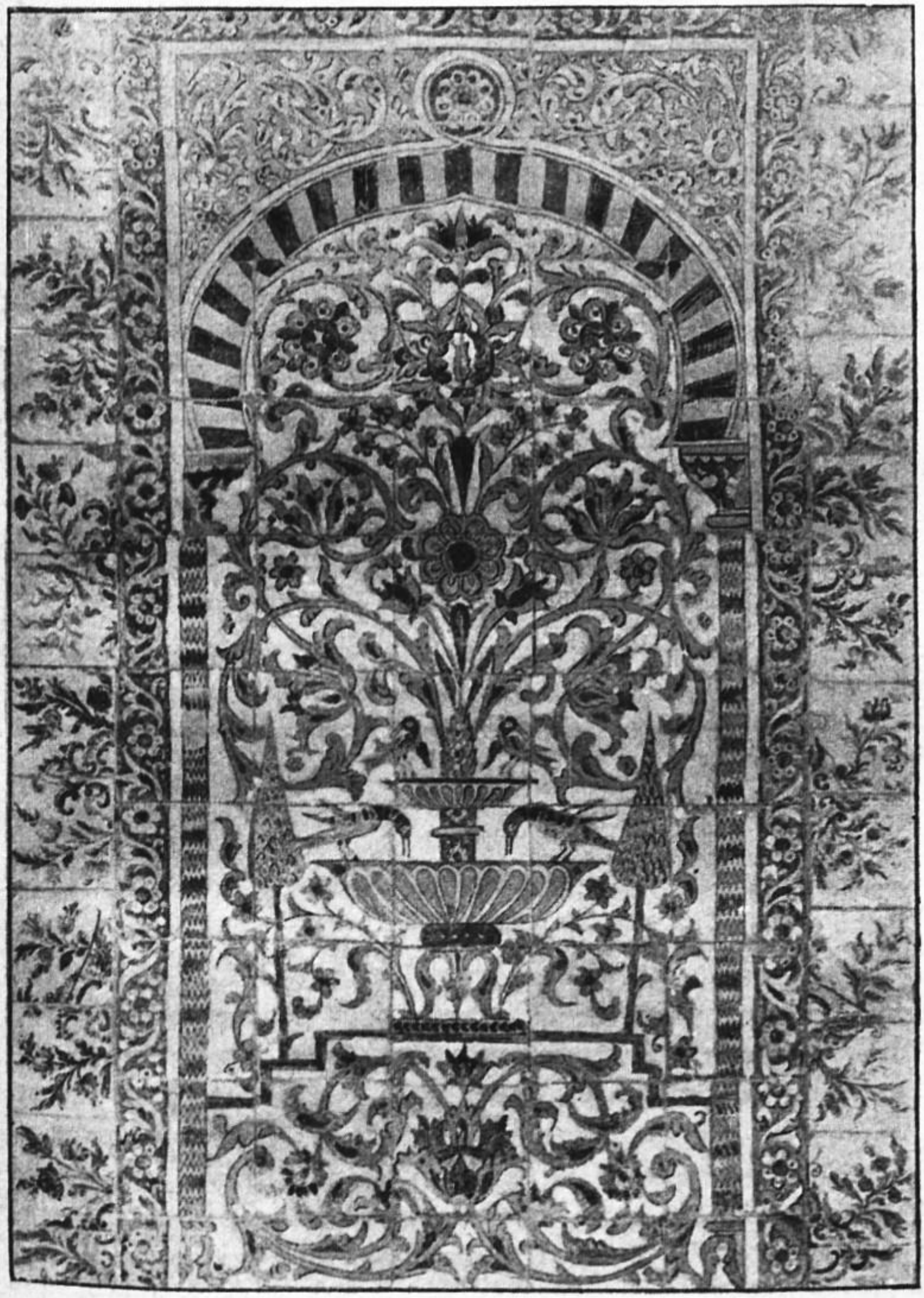
Un beau spécimen de leur art en menuiserie est la devanture de la boutique de barbier qui est sous l'ancienne mosquée transformée en église, rue Bab-el-Oued, à l'angle de la rue de la Casbah.

Cette menuiserie est en chêne et noyer de France, provenant bien probablement d'un vaisseau capturé; les panneaux et balustres sont en cèdre et acajou. Elle a été enlevée de la boutique du barbier et remplacée par un affreux bâti en sapin. Un hasard heureux l'a sauvée de la destruction : elle est aujourd'hui dans une riche construction de Mustapha.

La porte de la mosquée transformée en église, à l'angle de la rue de la Casbah, est un motif de sculpture très intéressant à voir, tant à cause de la finesse d'exécution du travail qu'à cause du style qui procède tout à la fois du Turc, de l'Arabe et de l'Italien. Cette porte est évidemment due au ciseau d'un artiste italien.

La ferronnerie mauresque est assez jolie : on trouve encore aujourd'hui des marteaux de porte, des entrées de serrures, des clefs, des supports de lampe et de plateau d'un joli dessin.

Quant à leur ameublement, il était très simple et très



Panneau de faïence. — Villa d'Ali-Bey.

peu varié; les gens riches faisaient venir leurs lits à colonne et leurs grands fauteuils, d'Italie; ils commandaient leurs glaces à Venise. Les ouvriers indigènes ne fabriquaient guère que des étagères et des coffres à linge : ils en font encore aujourd'hui, presque invariablement sur le même modèle, avec les mêmes peintures sans style et aux tons criards.

Les porcelaines des riches venaient généralement de Chine. Dans les premières années de l'occupation française, on a pu se procurer des pièces rares d'un très grand prix.

Les tapis, tentures, broderies, toujours très belles et très harmonieuses de couleur venaient de Perse, de Constantinople, ou étaient fabriqués dans les harems.

Le luxe était extrême à Alger avant la conquête : aujourd'hui les Maures des villes sont tous ruinés. Il ne reste plus de fortune, et par conséquent plus de luxe que chez le grand chef arabe du Sud. Là, sous de vastes tentes en poil de chameau, on retrouve avec étonnement toutes les richesses que contenaient autrefois les somptueux palais d'Alger.

Curiosités diverses.

Il y aurait bien d'autres chefs-d'œuvre de l'art arabe à signaler; mais ils ne sont plus du domaine public : pour les admirer il faut avoir accès dans certaines demeures particulières. Rue Socgémah, par exemple, à l'hôtel du Premier Président, existe un plafond merveilleux; et il y a par la ville arabe nombre de beautés de ce genre; mais il serait sans utilité de s'y appesantir ici. Nous avons hâte aussi d'en venir aux curiosités de la vie indigène. A cet effet, escaladons lentement, si vous le voulez bien, les ruelles tortueuses, les corridors escarpés de la ville haute; errons à l'aventure à travers ce dédale de petites maisons si bizarrement enchevêtrées les unes dans les autres et qui semblent se faire la courte

Menuiserie mauresque, grand hôtel Saint-George.

échelle pour aspirer chacune un peu de ce bon air iodé qui revivifie. Si la montée vous effraie, une voiture nous aura vite conduits au sommet, à la Casbah, et nous n'aurons plus qu'à nous laisser dégringoler de la blanche pyramide.

Tout est à visiter dans ce quartier sans pareil ; nous ne pouvons donc y guider le lecteur pas à pas. Bornons-nous à lui recommander plus particulièrement les rues du Diable, de la Girafe, de Tombouctou, du Nil ; rues Annibal, Caton, Bou Ali ; rue Bleue, rue des Sarrasins ; — pour les hommes seulement la rue Kattaroudgil et les ruelles qui l'environnent. Ce recoin, voué à la Vénus mercenaire, demande à être vu le soir. Certes, il n'est pas beau ; mais éminemment suggestif. Matelots, arabes, tirailleurs, et les individus immondes dont le vocabulaire des honnêtes gens ignore la profession, s'y abandonnent avec de pauvres filles, des fillettes souvent, espagnoles et indigènes, aux débordements les plus crapuleux. Il semblerait, la nuit venue, que l'écume de la société algérienne remonte au-dessus de la cité et vient bouillonner là. C'est triste, hideux ; pourtant c'est à voir.

La forte déclivité du terrain rend les promenades fatigantes dans la ville arabe. Si la lassitude vous gagne, le café maure vous offre le repos et la distraction ; entrez-y, ou plutôt tenez-vous à la porte sur les bancs ou les nattes qui garnissent la devanture. Là où fréquente la fine fleur indigène la propreté est irréprochable : mais l'on ne saurait prolonger son séjour dans la plupart de ces endroits sans s'exposer à emporter des... démangeaisons désagréables. Donc, une station assez courte sera toujours le meilleur.

Nul de ces établissements ne saurait être acculé à la faillite par son installation trop luxueuse. Tout l'ameublement se compose de larges bancs grossiers recouverts de nattes ; dans les cafés « riches » seulement des nattes encore courent, jusqu'à hauteur d'appui. autour de la petite

pièce rectangulaire servant tout à la fois de salle de consommations et d'office. C'est tout. Les clients se placent là comme bon leur semble, assis à l'européenne ou les jambes croisées à l'orientale. Pour ornementation toujours dans les cafés « riches », des lithographies à quatre sous ou quelques peintures murales d'un dessin et d'un coloris étourdissants. Il y a là des navires comme on n'en a jamais vu, des lions bleus, des chevaux jaunes, des serpents rouges, et tout cela est bâti!.. on n'a jamais rêvé d'animaux plus chimériques. Mahomet proscrit les arts plastiques, mais les auteurs de ces productions peuvent dormir tranquilles, ils iront droit au paradis.

Rue à Alger.

Dans un coin, est un fourneau à hotte sur lequel le moka se mijote dans de minuscules bouilloires en étain munies d'un long manche de même métal.

— *Djib kaoua*, demande-t-on. Et le *kaouadji* (cafetier), retirant du feu autant de bouilloires qu'il y a de commandes, verse à chacun le doux breuvage dans de petits coquetiers de cuivre ou de filigrane d'argent, suivant la qualité des clients... Il faut les voir graves, solennels, repliés sur eux-mêmes, empaquetés dans leurs burnous, la tasse à la hauteur de la bouche. Ils demeurent là des heures entières

ne parlant que peu ou prou. Ils fument, le plus grand nombre la cigarette, quelques-uns le *Kif*, dont les propriétés narcotiques leur donnent des extases et des visions... à travers le paradis de Mahomet. Aussi bien ces cafés si différents des nôtres s'en distinguent-ils encore par la tranquillité, et même la dignité qui y règne. Les discussions, comme les ivrognes, y sont inconnus. On n'y entend guère que le petit bruit gourmand dont chaque consommateur accompagne la légère gorgée de liqueur qu'il aspire lentement, voluptueusement, à petits coups.

Dans la journée beaucoup de clients, leur tasse et leur pipe achevées, s'allongent sur les nattes et y font la sieste. Le soir l'animation augmente. Pour peu qu'un chanteur survienne, l'assistance déborde bientôt sur le trottoir. Alors la *derbouka*, le *rebeb* et la *kouitra* font rage. Cette musique arabe ne rappelle en rien celle de nos théâtres ni de nos concerts militaires; elle est loin pourtant d'être aussi discordante qu'on pourrait le croire; ce n'est qu'une mélopée sur un mode lent, mais qui ne laisse pas que d'impressionner l'âme par la mélancolie qui l'anime. C'est doux et triste. Mais dix heures viennent de sonner, les Maures chaussent leurs sabbath et regagnent leur domicile sans bruit. Quelques ombres errent encore de ci de là, mais déjà tout est retombé dans le silence.

Après les cafés il faut visiter les bains maures. On en rencontre plusieurs au bas de la ville arabe : rue de l'État-Major, rue Boutin, rue Porte-Neuve, rue de la Casbah (ouverture pour les femmes de midi à 6 heures du soir; pour les hommes de 6 heures du soir à midi).

La porte est toujours ouverte; entrons hardiment et livrons-nous à toutes les impressions et sensations rares que ce lieu nous réserve. Un vieil algérien, Charles Desprez, va nous en donner un avant-goût.

Un simple rideau, nous dit-il, vous sépare de la salle qui sert à la fois de vestiaire et de dortoir aux pratiques. Soulevez-le et

Types indigènes.

pour peu que, novice aux choses algériennes, vous possédiez le sentiment du clair-obcur, je vous promets une impression de choix. Dans le demi-jour produit par une lampe unique et charbonneuse se profilent, ici, vivement éclairés, des colonnes de marbre blanc, un coucou, des plateaux marocains, des glaces de Venise, là, baignée d'ombre, une fontaine d'albâtre aux vasques ciselées, au jet d'eau murmurante, et plus loin dans le retrait des galeries et le mystère des soupentes, un peuple de dormeurs couchés et de masseurs accroupis dont les longs voiles blancs rappellent la scène des nonnes au troisième acte de *Robert le Diable*. Vous cherchez à qui parler; le chef de l'exploitation se soulevant à demi des coussins sur lesquels il se tient nonchalamment accoudé, vous salue d'un signe de tête et vous invite à déposer entre ses mains votre argent et vos bijoux. Faites sans crainte. Il les soupèse et compte devant vous, les met sous clef dans une boîte à coulisse et tout de suite à son appel un éphèbe demi-nu, aux reins cambrés, à la coiffure hiéroglyphique, s'approche et vous prend par la main. Ce singulier valet de chambre vous conduit à la place que vous devez occuper. Il baragouine quelques mots. Vous devinez ce qu'il veut dire, et vous vous déshabillez. Chaque vêtement que vous retirez, il s'en empare, le range sur une planche et saisissant à propos l'instant où le dernier, l'indispensable, va tomber, il vous entoure les reins d'une serviette de coton. Cela fait, un voile sur la tête et des sandales aux pieds, vous êtes introduit dans l'étuve.

La chaleur torride du lieu vous cause tout de suite une sensation stupéfiante qu'exaspère encore la vue d'un spectacle du plus haut goût. De jeunes Maures, vêtus d'un simple cotillon, vaquent autour du poêle sur lequel on vous a couché. Avec leurs peaux hâlées dont la nuance varie du bistre tranquille au chocolat exalté, leurs yeux bombés et brillants comme des billes d'agathe, leurs crânes oblongs et rasés jusqu'au sommet d'où jaillissent, en se balançant comme des couleuvres, quelques mèches de cheveux, ils ressemblent moins à des garçons de bains qu'à des cannibales. D'autres, pelotonnés en divers endroits de la pièce s'évertuent à nettoyer, frotter, étriller, racler, disloquer des corps inertes et nus comme les sujets d'un amphithéâtre. Un effroyable tumulte s'élève de tous ces groupes. Ce sont des cris, des chants, des piétinements, des clapotages d'eau, des tintements de casseroles qu'amplifient, en les dénaturant, les mille échos de la voûte.

Après quelques instants de moiteur préliminaire votre tour vient de subir l'opération du massage. Ils se mettent à deux, à trois, à quatre pour aller plus vite, et leurs frictions, pressions, tractions s'accentuent tellement que vous n'êtes pas sans trembler pour l'intégrité de vos os. Rassurez-vous néanmoins, ce sont de consommés physiologistes ces baigneurs, ils savent toujours s'arrêter à la li-

mite précise où commencerait la souffrance. Aucun ne parle français. « Lève-toi, tourne-toi », tels sont, avec « laver la tête? » — interrogatif, — les seuls mots que vous comprendrez. Laver la tête : si oui, prenez bien garde, il s'agit d'une friction au savon noir, et longtemps il vous en cuirait d'avoir ouvert les yeux mal à propos. Impossible d'imaginer, après cette série de quasi-brutalités, la volupté du lavage qui se pratique largement avec une poignée d'étoupe, et les délices du lit de repos sur lequel on vous couche ensuite emmailloté depuis les pieds jusqu'à la tête. Disposé dans la première salle, au-dessous de la planche où perchent vos habits, il vous permet d'examiner à votre aise les scènes qu'en entrant vous n'avez pu voir qu'à la dérobée.

L'éphèbe, aux soins duquel vous venez d'être rendu, vous présente d'une main la tasse de café brûlant, et de l'autre une longue pipe chargée de ce fin tabac maure dont l'arome est si doux que le plus implacable ennemi de la nicotine devient forcément fumeur après un séjour de quelques mois en Algérie. Bientôt la fatigue du bain, la demi-obscurité du lieu, les parfums du benjoin dont sont imprégnés vos draps agissent doucement sur vous, vos paupières s'appesantissent, le tuyau d'ambre échappe de vos lèvres. Ce que voyant, l'alipte s'agenouille auprès de vous et recommence, mais plus mollement, le massage de l'étuve. Et c'est avec le bien-être infini d'un enfant bercé par sa mère, que vous passez tour à tour du repos à l'assoupissement et de l'assoupissement au sommeil. Les songes les plus doux, les visions les plus enchanteresses viennent alors vous visiter.

Une heure plus tard, quand on sort de là, on se sent si léger, si dispos, si souple, si remis de sa fatigue qu'il semble, comme dit Th. Gautier,

Que les anges du ciel marchent à vos côtés.

Nous ne parlerons ni des boutiques indigènes, ni des industries de tout genre que le touriste verra exercer sous ses yeux, cela nous entrainerait trop loin, et puis il y a là mille et un détails qu'il est bien difficile de rendre par la plume. Il faut voir et suivre soi-même ces labeurs tellement rudimentaires qu'ils nous reportent aux premiers âges de la civilisation.

Fêtes et cérémonies.

Alger est une ville gaie; non pas de cette gaieté bruyante, tapageuse des grandes cités industrielles de l'Europe; elle est gaie comme un nid de pinson. C'est un gazouillis, un ramage, un concert discontinu; comme la symphonie perpétuelle de l'enchantement.

Pendant que le piano emplit le salon de ses accords mélodieux, dans la rue un jeune Espagnol célèbre sur sa guitare la beauté de Carmen ou de Dolorès, tandis que sur sa petite flûte un Arabe soupire et module une romance plaintive en l'honneur de Kheïra, aux yeux de gazelle et à la taille plus souple qu'un jeune palmier. La douceur du climat, le charme de la lumière, la fraîcheur de l'ombre enivrent les sens; le soleil, l'azur, les eaux, le parfum subtil des fleurs, mettent comme du bonheur dans l'air; le cœur se dilate et l'on cherche une main amie. Tout chante l'amour; car tout y invite.

Ah! que les froids et lugubres pays du Nord envoient à Alger tous leurs mélancoliques, tous leurs hypocondriaques, et les Werther et les Réné, tous ceux qui ont « mal à la vie », il les aura tôt guéris; il leur mettra le rire aux lèvres et la joie au cœur, ils regarderont désormais l'avenir avec attendrissement et on les entendra s'écrier presque à leur insu : Dieu qu'il fait bon vivre ici!

Les impressions extérieures suffiraient à faire d'Alger une station hivernale exceptionnellement séduisante; néanmoins les distractions y abondent. En dehors des théâtres et des concerts publics qu'elle possède comme toute ville importante, les fêtes européennes et indigènes s'y succèdent constamment. Les hôtels, de leur côté, organisent des soirées; la *gentry* algérienne est très accueillante, très hospitalière, et lorsque l'on a été présenté à un de ses membres on a peine à répondre à toutes les invitations qui vous sont adressées; car on y reçoit beaucoup.

Le gouverneur général donne aussi un ou deux bals, qui sont un des grands attraits de la *season* pour la colonie étrangère.

La haute situation de ce fonctionnaire, sa courtoisie, la magnificence de son palais mauresque et les grands chefs arabes que l'on y coudoie dans leurs splendides costumes indigènes, — sans oublier les Algériennes, jolies à ravir, nous l'avons déjà dit, tout s'unit pour prêter à ces soirées un caractère de féerie orientale qui les fait vivement rechercher. On peut d'ailleurs y être assez aisément admis sur présentation directe au gouverneur ou à M^me^ Cambon, ou sur la demande de son consul.

Des réunions hippiques ont lieu fréquemment sur le magnifique hippodrome de Mustapha. Les courses y sont pleines de nouveauté et d'intérêt pour des Européens. Ils y admirent la sveltesse, l'énergie, le « fond » et l'élégance du cheval barbe, aïeul du pur sang anglais et petit-fils du coursier antique dont Virgile disait :

Ille volat, simul arva fugat, simul æquora verrens.

Mais la grande attraction, le clou de la journée, c'est la grande course indigène, la *fantasia*.

Bizarre, vertigineuse, fantastique... Il faudrait la lyre de Pindare pour chanter la fantasia arabe. Fantaisie fougueuse s'il en fut jamais.

La fantasia vous envahit comme la peur, et vous maîtrise comme un rêve que vous ne parviendrez pas à secouer entièrement. En vain le jour a dissipé les fantômes qui vous troublaient, en vain de vastes régions et de lointains climats s'interposent entre vous et tout ce qui pourrait vous la rappeler, la fantasia ne tient aucun compte des distances : elle vous suivra donc sous votre ciel grisâtre, au milieu de vos dieux lares, à travers vos promenades solitaires et vos rêveries sans objet. Alors, effet inévitable de

ce qui vous émut profondément! cavaliers, armes, chevaux, courses, joutes; et, bientôt, nature luxuriante, ciel étincelant, mer azurée, lointains splendides et lignes grandioses de l'Atlas, se réveilleront, frais et radieux, dans votre pensée. Cet ensemble saisissant vous ramènera dans la mêlée, au milieu de ces nuages de poussière, incessamment sillonnés par les éclairs des yatagans et les feux de la mousqueterie.

Les voilà tous, ces fougueux cavaliers! Ceux-ci arrivent du grand Sahara! ceux-là sont l'élite d'el-Djézaïr (Alger), la bien gardée! d'Ouahran (Oran), la belliqueuse! et de Kossantina (Constantine), la sainte! Regardez ces cheikh au calme imposant, à la coiffure moitié turban et moitié tiare; les uns en burnous blanc et rouge, comme des sénateurs de l'ancienne Rome; les autres en manteaux verts, couleur bénie du Prophète et marque distinctive de sa noble race. Voyez comme leurs fidèles les entourent! comme ils se pressent autour d'eux! comme ils sont fiers de leur obéir!

Mais, silence! les cavaliers s'ébranlent pour défiler devant le gouverneur général. D'innombrables décharges de *mekhala*, leur salut militaire, témoignent de leur respect pour le représentant de la France sur la terre du Moghreb. Leur allure n'a rien de la sévère et imposante régularité de nos masses se mouvant comme un seul homme; c'est une furie d'hommes et de chevaux disparaissant devant vous, comme les feuilles d'automne devant le souffle glacé des premières rafales de décembre. On ne voit rien de tel en Europe, et, pour se figurer ce tourbillon, il faut se reporter à la fable ou à cette forêt de Birnam qui avançait menaçante, vers Macbeth, meurtrier de son roi, pour accroître les angoisses de sa dernière heure.

Au reste, il vous faut voir par vous-même, car la parole est impuissante à reproduire cette exubérance de vie. La parole a un pouvoir borné. La parole ne peut rendre ni Mozart, ni les couleurs du prisme ni ce que vous éprouvâtes dans certains moments suprêmes... la parole ne rendra pas

davantage les prouesses de ces champions que le camp admire... Il faut les voir.

Un autre spectacle indigène non moins saisissant que la fantasia est celui de haute thaumaturgie que donnent chaque semaine les Aïssaoua, ou sectaires de Sidi-Aïssa. Mais l'impression diffère totalement de la précédente; ce n'est plus de l'admiration que l'on éprouve, c'est de l'horreur.

La séance a lieu dans une maison quelconque de la Casbah, le soir. On s'entasse sous le péristyle, autour de l'orchestre. La cour de l'habitation est réservée aux exercices des *khouan* ou affiliés.

Chef arabe.

Bientôt le chef des musiciens entonne d'une voix nasillarde une mélopée lithurgique, ses acolytes se mettent à frapper fortement leurs tambours gros et petits (*bendair* et *darbouka*, ceux-ci en terre peinte) et les Aïssaoua s'ébranlent, en sautant sur un pied, sur l'autre, et en dodelinant de la tête comme des Pou-Sa. Cependant les *bendair* tonnent sans interruption, la mesure devient plus rapide, elle va *crescendo* et les pauvres khouan excités par l'oraison, par le tintamarre, par les propres hurlements qu'ils poussent, semblent emportés malgré eux en une pyrrhique étourdissante, vertigineuse. Ils secouent la tête avec une telle violence, de droite à gauche, d'arrière en avant, qu'on

s'étonne de ne pas la voir échapper de leurs épaules et bondir jusqu'à la muraille. Ils sont ruisselants de sueur, exténués, prêts à s'évanouir, semble-t-il ; mais cet état tient moins à la fatigue qu'ils ressentent qu'à la catalepsie dans laquelle ils sont tombés. Le moment des épreuves est venu. Attendez-vous aux scènes les plus folles, les plus atroces, les plus répugnantes. En voici un qui s'enfonce un lourd poinçon dans l'œil et l'y tourne et retourne avec une âpre volupté ; puis il se transperce les joues, le nez, la langue, les bras et les jambes avec une sorte de lardoir. Pas une goutte de sang ne sort d'ailleurs de ses plaies, ce qui prouve indéniablement son état cataleptique. Celui-là mange gloutonnement du verre, des araignées, des vipères, les feuilles spinescentes du figuier de Barbarie ; il saisit un scorpion vivant et le dévore de même sans s'inquiéter du venin mortel dont l'animal est armé. Un autre s'empare d'un yatagan, le fait tournoyer dans l'air et s'en donne des coups dans la poitrine, et sur l'épigastre à croire qu'il va se partager en deux. On apporte à un quatrième des fers rougis à blanc qu'il se passe sur la langue, sur la paume des mains, et sur la plante des pieds, dont la chair grille et fume en sifflant comme le sabot d'un cheval qu'on ferre.

Les assistants enthousiasmés poussent des cris barbares, les femmes massées à l'étage supérieur font entendre les *you-you* les plus stridents, les musiciens tapent à tour de bras sur leurs tambours et le charivari devient épouvantable. L'entendement se trouble. On se demande où l'on est : chez les Peaux-Rouges? au milieu de quelque tribu sauvage de l'Amérique du Sud? On a peine à admettre que de pareilles horreurs puissent se passer à trois cents mètres du boulevard de la République, c'est-à-dire de la civilisation européenne.

Cependant les énergumènes n'ont pas fini. Ils recommencent leur danse démoniaque ; ils tournent, plus vite, plus vite encore, et l'on croit assister à quelque ballet fantastique de djinns ou de korriganes des légendes bretonnes. Ils vont,

ils vont toujours jusqu'à ce que, harassés, suffoqués, à demi-morts, ils tombent inertes sur le pavé comme des pantins dont le fil vient à casser. Alors on les entoure, on les embrasse dévotement, on leur fait respirer des parfums, et presque aussitôt ils reviennent à leur état normal.

Quelque pénible qu'ait été l'impression, on ne regrette certainement pas sa soirée; car elle n'éveille pas moins d'idées au point de vue philosophique qu'elle ne laisse de profonds souvenirs au point de vue pittoresque.

Un autre spectacle encore très empoignant, c'est la grande fête nègre de l'*Aïd-el-foûl* (la fête des fèves) qui a lieu chaque année, au retour du printemps. C'est encore là une cérémonie religieuse, mais qui ne rappelle en rien les convulsions épileptiques des Aïssaoua. L'*Aïd-el-foûl* est une de ces bombances pantagruéliques, une de ces bamboulas monstres comme les nègres savent seuls s'en offrir.

Cette fête a lieu au bord de la mer, près du marabout de Sidi-Bellal, entre le jardin d'essai et le village d'Hussein-Dey. Informez-vous de la date et gardez-vous bien d'y manquer. Vous jouirez là d'un tableau d'une couleur et d'une truculence exceptionnelles, d'un spectacle d'une originalité qu'aucun Européen ne saurait concevoir, et, durant quelques heures, vous vous croirez non plus à Alger mais à Tombouctou.

Fromentin, cet artiste délicat qui peignait non moins bien avec la plume qu'avec le pinceau, a merveilleusement décrit cette fête dans *Une année dans le Sahel*. N'était leur longueur, nous reproduirions ces pages ici; mais le lecteur s'y reportera aisément. Citons seulement le portrait suivant des Vénus noires.

Comme tous les types y figuraient, les beautés étaient très diverses, quelques-unes presque parfaites, la plupart d'une originalité de mise et de tournure qui eût embelli la laideur même. Je te parle ici des femmes, les hommes n'occupant que les derniers plans du tableau. Le voile encadrait seulement leurs visages sans les couvrir et ne des-

cendait guère au-dessous de la taille. Debout tant que dura la fête religieuse, entassées sur les pentes, elles s'y pressaient en masses compactes comme sur des gradins. Chaque saillie du terrain portait un groupe. Les débris d'un vieux mur de brique servirent, pendant une partie de la matinée, de piédestal à une assemblée de statues les plus belles peut-être et les plus jeunes de la fête.

C'étaient de grandes filles au nez droit, aux yeux luisants, aux joues fermes et polies comme du basalte, coiffées à l'égyptienne, et de formes si vigoureuses que malgré l'ampleur des voiles et des *fouta* les muscles vivaient sous leurs habits aussi nettement que sous des draperies mouillées. Elles composaient une seule ligne, faisaient face à l'horizon vide, et se découpaient sur l'émail bleu de la mer avec la dureté d'une peinture chinoise. Quatre ou cinq d'entre elles étaient vêtues de rouge, au centre il y en avait une habillée de vert, mince, allongée, flexible comme un jonc de rivière, et très jolie avec son turban noir et des argenteries sur son corset pourpre. Elles se tenaient par la taille, ou les mains enlacées, rattachées ainsi l'une à l'autre par de beaux bras aux poignets fins, la tête droite, la poitrine saillante, les reins un peu faussés par l'habitude de vivre accroupie, les pieds se touchant comme ceux des Isis. D'autres étendues à plat ventre, sur l'herbe même, avaient la gorge appuyée sur le sol, dans une langueur un peu bestiale qui leur donnait l'air de ramper. D'autres, à l'écart, causaient entre elles ou s'occupaient de leur toilette et se posaient des grappes d'acacia autour des joues en vertu de ce goût paradoxal qui leur fait aimer précisément ce qui peut les noircir davantage.

Un murmure indéfinissable et comme un gazouillement sans paroles, qui remplissait l'air d'un bruit léger, ajoutait encore à l'effet très singulier produit par cette armée de femmes à peau sombre. On eût dit une peuplade d'amazones éthiopiennes ou le harem de quelque sultan fabuleux surpris en une matinée de réjouissance. C'était fort beau, et dans cette alliance inattendue du costume et de la statuaire, de la forme pure et de la fantaisie barbare, il y avait un exemple de goût détestable à suivre, mais éblouissant.

Le cadre est fort heureusement choisi : une vaste esplanade fermée d'un côté par les sombres coteaux du Hamma et, de l'autre, par les molles blancheurs d'Alger. Devant soi on a l'immense plaine liquide de la baie, dont l'azur se confond avec celui du ciel, délicieusement poudré de blanc, par les pics neigeux du Djurdjura. Et sur l'or cru de la plage, les pagnes rouges, les jambes et les bras noirs, les verroteries de tout genre, éclatent sous le soleil.

Combien de nègres et de négresses sont réunis là? Deux

a trois mille au moins. Des tentes s'installent, des cuisines et des cafés maures s'improvisent de tous côtés, quand tout

Négresse.

à coup un bruit infernal se fait entendre et un immense cortège débouche sur la plage. Une centaine de nègres et de nègresses ouvrent la marche en dansant la bamboula au son de grosses caisses, de tambourins, de tam-tam et de kerakeb,

instrumentation sauvage qu'ils complètent en poussant des cris assourdissants. La foule suit, parée de ses plus riches atours, c'est-à-dire des pagnes, des haik et des fouta les plus flamboyants, les plus criards que la polychromie nègre peut imaginer. Au centre, on aperçoit un taureau qui, excité par le rouge vif des vêtements, affolé par le bruit, se démène tant qu'il peut; mais des bras vigoureux le tiennent en respect et, malgré sa résistance, il est bientôt amené au pied du marabout, qui est le lieu du sacrifice; car il s'agit d'une oblation. Les lustrations faites, la victime est jetée par terre, et, à l'instant même, le sacrificateur lui ayant coupé le cou, recueille son sang et en asperge la foule qui reçoit avec bonheur cette pluie rouge sacrée. Bien mieux, comme pour ne rien perdre des souffrances de l'agonissant, les dames nègres se mettent à lui roucouler je ne sais quelles *cantilènes*, dit Ch. Desprez, en les accompagnant de leurs plus aimables singeries et leurs plus sympathiques grimaces. « Bénis, semblent-elles dire, bénis l'heureux destin qui t'a choisi parmi tous tes pareils pour figurer dans nos rites sacrés. Ta chair purifiée par l'encens et le couteau des sacrifices, aura l'insigne honneur d'être dévorée religieusement par nous ce soir, et ton âme régénérée s'envolera tout droit dans le paradis des taureaux ».

Dès que cesse l'effusion, la bête est dépecée et distribuée aux assistants qui se hâtent de la faire cuire. C'est le signal des compotations. Et durant huit ou dix heures ce sont des danses, des sons, des cris que Fromentin lui-même a renoncé à décrire. Il faut remonter aux fêtes du paganisme pour avoir quelque idée des débordements auxquels s'abandonne cette population falote. Parfois, exténuées de fatigue, le corps surchauffé par leurs trémoussements éperdus, les bacchantes se dépouillent prestement de leurs oripeaux et se jettent à la mer *in naturalibus* sans plus de gêne ni d'émoi que si elles étaient sur la rive déserte de quelque cours d'eau nigritien.

Le soir les surprend dansant et chantant, et riant toujours

de ce petit rire clair, pointu, qui secoue sans cesse leur masque de gnômes et découvre ces jolies croquettes d'émail qu'on prendrait pour des perles fines tombées dans du cirage.

Après ce spectacle de grande envergure, les sacrifices de poules de Bab-el-Oued sembleront maigres : ils n'en sont pas moins curieux comme toutes les cérémonies qu'engendre la superstition.

Danseur nègre.

Celle-ci a lieu tous les mercredis, sur la route d'Alger à Saint-Eugène, à un endroit appelé en arabe *Seba-Aïoun* (les sept fontaines) et en français : « La Consolation ».

De bonne heure, on voit arriver là des groupes de mauresques suivies de domestiques portant des volailles comme au retour du marché. Une négresse, type accompli de la sorcière classique, se tient autour d'un petit fourneau dont elle entretient le feu sacré, — sans avoir rien autre de commun avec les prêtresses de Vesta, vous pouvez le croire. En arrivant les femmes se prosternent devant une sorte de prêtre qui leur impose par trois fois les mains sur la tête, pendant que la pythonisse répand quelques grains d'encens sur le feu en marmottant toutes sortes d'incantations. Puis, elle allume de petits cierges tantôt bleus, tantôt rouges, tantôt jaunes ou verts, suivant le marabout qu'il s'agit de

se rendre propice; le prêtre, saisissant les poules par les pattes, les fait tournoyer au-dessus du réchaud pour les purifier; parfois il leur fait avaler trois cuillerées de crème, après quoi il les remet au sacrificateur qui les égorge et les jette tout palpitantes sur le sable.

C'est le moment décisif, poignant : l'oracle va parler. Si la bête agonisante fait mine d'aller se jeter à la mer et s'y jette effectivement, le vœu est exaucé; si, au contraire, elle succombe sur place ou cherche à se sauver en s'éloignant de la plage, l'augure est sinistre. Dans ce cas, il faut revenir implorer le marabout par de nouveaux sacrifices ou s'adresser à un autre plus exorable.

On a vu à l'Exposition universelle de 1889, et, longtemps après, dans les cafés-concerts de la capitale, des déhanchements licencieux, connus sous le nom fort peu poétique de « danse du ventre ». Les barnums donnaient ce spectacle pour l'exacte représentation des danses algériennes et égyptiennes. Peut-être y pouvait-on voir un diminutif de cette pyrrhique grossièrement obscène qu'on appelait jadis à Rome la danse italique et en Grèce la cordace; rien de plus. Les danses que l'on verra à Alger, soit dans les fêtes publiques organisées par le Comité des fêtes, soit dans les établissements ou les maisons particulières de la Casbah ont une tout autre saveur orientale; un tout autre cachet. Sans doute le poème que miment les Mauresques aussi bien que les Oulad-Naïls est celui de l'amour sensuel; ni les unes ni les autres n'ont la légèreté, la gentillesse, la mignonnerie, le charme capiteux pour tout dire, de nos libellules d'opéra; elles ne connaissent ni les « jetés », ni les « battus », ni les « ronds de jambe » : l'action chez elles se concentre tout entière dans les hanches qu'une sorte de frémissement agite d'abord d'une façon discrète, pleine de grâce et de réserve; mais un tendre combat se livre en elle : un amoureux lui souffle à l'oreille des mots brûlants et c'est en vain qu'elle essaye de le fuir; elle s'éloigne mais revient; elle l'écoute, elle est

blessée au cœur et chancelle. Dans un jeu de mouchoir d'une grâce charmante qu'accompagnent des mouvements d'une exquise tendresse, elle retrace les diverses phases de ce combat et la volupté qui le suit.

A coup sûr, ce n'est pas là un divertissement pour pensionnat de jeunes filles; mais des femmes peuvent fort bien y assister.

Les danseuses mauresques sont généralement jolies et leur costume est d'une grande richesse. Aussi faut-il voir de quels regards enflammés les Arabes couvent ces femmes. Les lèvres frémissantes, ils se précipitent sur elles, et, sur leur front en moiteur, collent des pièces d'or qui leur font bientôt comme un diadème.

Nous n'avons parlé que des curiosités de la ville européenne; cependant les Écoles supérieures à Mustapha, le Musée des Beaux-arts, rue du Marché, le Palais de justice, le Théâtre National et le Palais consulaire, avons-nous déjà dit, sont à visiter. Le marché de la place de Chartres est aussi à voir, tout particulièrement à Noël. On sent alors passer sur Alger comme une brise madrilène ou sévillaise; tout trahit le voisinage de l'Espagne, car ce sont les catholiques espagnols et les Maltais qui font principalement les frais de la fête.

Sur cette place de Chartres où se tient le principal et si pittoresque marché d'Alger, ce ne sont plus que berceaux de verdure, de fleurs et de fruits, et l'on ne saurait rien imaginer de plus original et de plus gracieux.

Pour cette journée unique, les marchands troquent leurs énormes tas de courges jaunes, de tomates cramoisies, de pastèques vert-d'eau, d'aubergines violettes, de navets blancs et de radis noirs, contre les douces oranges de Blidah, les bananes, les dattes et les splendides grenades qu'on ne peut voir à demi entr'ouvertes sans que leur chair nacrée ne fasse songer au rire étincelant de quelque brune fille éclose sous le même soleil.

A peine aperçoit-on encore de place en place un juif avec son maigre étalage de vieux clous, vieilles cuillères, vieilles fourchettes en cuivre, de couteaux sans manches, de manches sans lame, avec des parapluies de huit sous et des pantalons de quatorze, au milieu desquels trônent souvent des traités de trigonométrie et les œuvres de Boileau.

On ne voit pas davantage de marchands de « karmouss insarah » ou figues de Barbarie, marchandes de pain de seigle, de poisson salé, de gris-gris, d'amulettes, marchandes de vieux pagnes crasseux; marchandes de simples, de petits paquets d'herbes ensorcelées, de queues de lézards et de racines à propriétés magiques. *Hou diendé kheul... diendé khorompolé!...*

Tout ce haut commerce indigène est remplacé par des marchands de jouets d'enfants, des marchands de nougat et de pâtisseries espagnoles.

On a apporté là de grands bananiers chargés de leurs beaux régimes et nous ne connaissons rien de plus joli que les petites boutiques étalées sous ce verdoyant parasol. Au haut de la rue Saint-Louis, un fruitier a eu la singulière idée, l'an dernier, d'attacher des oranges aux larges feuilles barbelées du roseau indien et nous avons vu bien des nez s'allonger devant cette fructification monstrueuse. Le bananier si nous en croyons les chrétiens d'Orient, était l'arbre de la science du bien et du mal, et ce fut son fruit qui tenta la première femme...

Mais revenons à la fête. Voici la *naranjera* (marchande d'oranges) et la *castañera* qui fait griller ses châtaignes en nous rappelant le vieux couplet de Villegos :

Al son de las castanas,
Que saltan en el fuego,
Heche vino, muchacho ;
Beba, Lesbia, y juguenos.

« Au son des châtaignes qui sautent dans le feu, apporte le vin, garçon ; bois, Lesbie, et jouons ensemble. »

Espagnol d'Alger.

Nous le répétons, on se croirait en pleine Castille, à voir la foule de petites vestes courtes et de chapeaux mous qui circule sur cette place, la quantité de jeunes femmes et de jeunes filles au visage ombré, avec de grands yeux noirs de velours jaune, et ces cheveux longs d'une aune, qu'a tant chantés Musset, ces cheveux plus noirs que l'aile du corbeau... Oh! les belles créatures, les sirènes irrésistibles!

Elles passent froides et sévères, les terribles jalouses, et sans s'en douter emportent notre cœur dans un pli de leur mantille.

Pour compléter le tableau, il ne manque que les courses de taureaux, les libations d'eau glacée du Guadarrama.

Mais nous avons les aubades amoureuses sous l'encorbellement d'un balcon, dans l'embrasure d'une fenêtre, et avant que les cloches appellent les fidèles à la messe de minuit, le quartier espagnol a retenti de mille romances plaintives qu'accompagnent la guitare et les castagnettes.

Ici encore chaque Rosine a son Almaviva.

Seulement ces vieilles et tendres coutumes s'en vont se perdant de jour en jour, et il faut se presser si l'on veut jouir du spectacle. Encore une couple d'années et les Espagnols d'Alger seront complètement francisés, et le faubourg Bab-eb-Oued ne sera plus qu'un vulgaire faubourg à l'instar des Batignolles ou de la Croix-Rousse.

Promenades et excursions.

Les monuments et les curiosités de toute sorte offrent sans doute un très vif attrait; mais pour beaucoup le plus grand charme d'Alger réside, après son climat incomparable, dans le panorama grandiose qu'on y contemple de tous les points de l'horizon et le paysage édénique qui l'entoure.

On n'attend sans doute pas de nous l'indication de toutes les promenades et excursions que l'on peut faire autour d'Alger; cette brochure n'y suffirait pas. Nous nous bornerons à signaler les principales, celles qui sont circonscrites dans un périmètre restreint et ne demandent conséquemment que quelques heures.

En dehors des grands boulevards, du square de la République et du square d'Isly, la ville renferme une grande et magnifique promenade, le *jardin Marengo*, ainsi dénommé en souvenir de son créateur le colonel Marengo, alors commandant de place à Alger. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être lui adresser serait d'être quelque peu excentrique; mais en retour, il a le précieux avantage d'être calme; on y peut rêver à son aise, à l'ombre des bambous et des palmiers. Partout des clématites et des roses à profusion. Au pied du jardin, en contre-bas, s'étend une large esplanade au bout de laquelle la mer vient mourir en soupirant. Une douce brise court perpétuellement sous le feuillage.

Si ce jardin est ravissant, Alger en possède cependant un autre beaucoup plus beau, le *jardin d'essai* ou du Hamma. Celui-ci est d'ailleurs unique. M. Henri Drouet a pu dire sans exagération : « le jardin d'essai du Hamma est assurément le plus beau jardin d'acclimatation qui existe dans le bassin méditerranéen et même en Europe; on ne peut guère lui comparer que les jardins botaniques de Calcutta et de Batavia ». D'une superficie de plus de quatre-vingts hectares, le jardin est traversé par de larges et superbes avenues, couvert de plantes rares et d'essences exotiques, plein de sentiers ombreux et parfumés avec des échappées merveilleuses sur la grande nappe bleue où la lumière frissonne.

Est-il rien de plus joli que la longue avenue ogivale des bambous! Et l'allée de *chamœrops excelsa* entremêlés de lataniers de l'île Bourbon! Et le rond point formé de *ficus Roxburghii!* Et l'allée des palmiers! les princes du règne végétal, disait Linné. Et celle des platanes! La comparaison

avec un berceau serait petite, mesquine, injurieuse, pensait Ch. Desprez. On dirait plutôt la nef d'une cathédrale, nef de cent pieds de haut et de mille mètres de long, avec une abside d'azur, des milliers de colonnes, des milliers d'arceaux, et pour voûte un splendide vitrage au travers duquel les rayons, colorés de ces douces nuances qui rendent si mystérieux le demi-jour des temples gothiques, se jouent, se tamisent, se glissent et vont retomber sur le sol en mosaïques de lumière.

Des bancs, placés de distance en distance, permettent de goûter, commodément assis, le charme de cette galerie forestière, qu'embellissent encore et parfument deux rangs de rosiers de Bengale, dont les tiges toujours fleuries séparent le chemin des carrés et des pépinières.

Des rosiers! Le luxe de sève qui caractérise ce pays aîmé du soleil, et qui nous change en herbes les mousses, en arbustes les herbes, en futaies les arbustes, opère sur les rosiers une telle transformation qu'on ne les reconnaît plus au premier abord. On demeure ébloui, stupéfait, à les voir s'élancer en jets vigoureux jusqu'à la cime des lauriers, se tordre en vingt replis comme de gros serpents au tronc des oliviers, couvrir des tonnelles entières du plus épais ombrage.

Une bonne nouvelle à ce sujet. Les élégantes de la capitale apprendront avec un vif sentiment de plaisir que, désormais, elles retrouveront ces fleurs à Paris aussi fraîches et aussi odoriférantes que dans les parterres algériens. Par suite d'une heureuse combinaison, le marché central de fleurs qui se tenait aux Halles va être transféré sous la colonnade du Musée Commercial de la Bourse de Commerce et, là, chaque courrier apportera à foison cette riche flore algérienne qui exhale des rêves en même temps que des parfums, disent les poètes.

Ajoutons que l'utile sera à deux pas de l'agréable. On s'accorde à reconnaître que depuis bien des années déjà notre grande colonie algérienne devrait avoir à Paris une

exposition ou mieux une sorte de marché permanent de ses produits agricoles et industriels. En mettant les intéressés à même de les apprécier à chaque instant, en les leur présentant d'une façon quasi-constante, on augmenterait considérablement le chiffre des transactions, cela est hors de doute. Or, ce résultat va être enfin obtenu. Un musée commercial vient d'être ouvert à la Bourse de Commerce de Paris dans des conditions qui lui permettent de vulgariser et de répandre on ne peut plus utilement les richesses algériennes. Nous ne saurions trop recommander la visite de ce musée. Un bureau spécial de renseignements, ouvert rue Rossini 22, donne au public toutes les informations que l'on peut désirer sur l'Algérie.

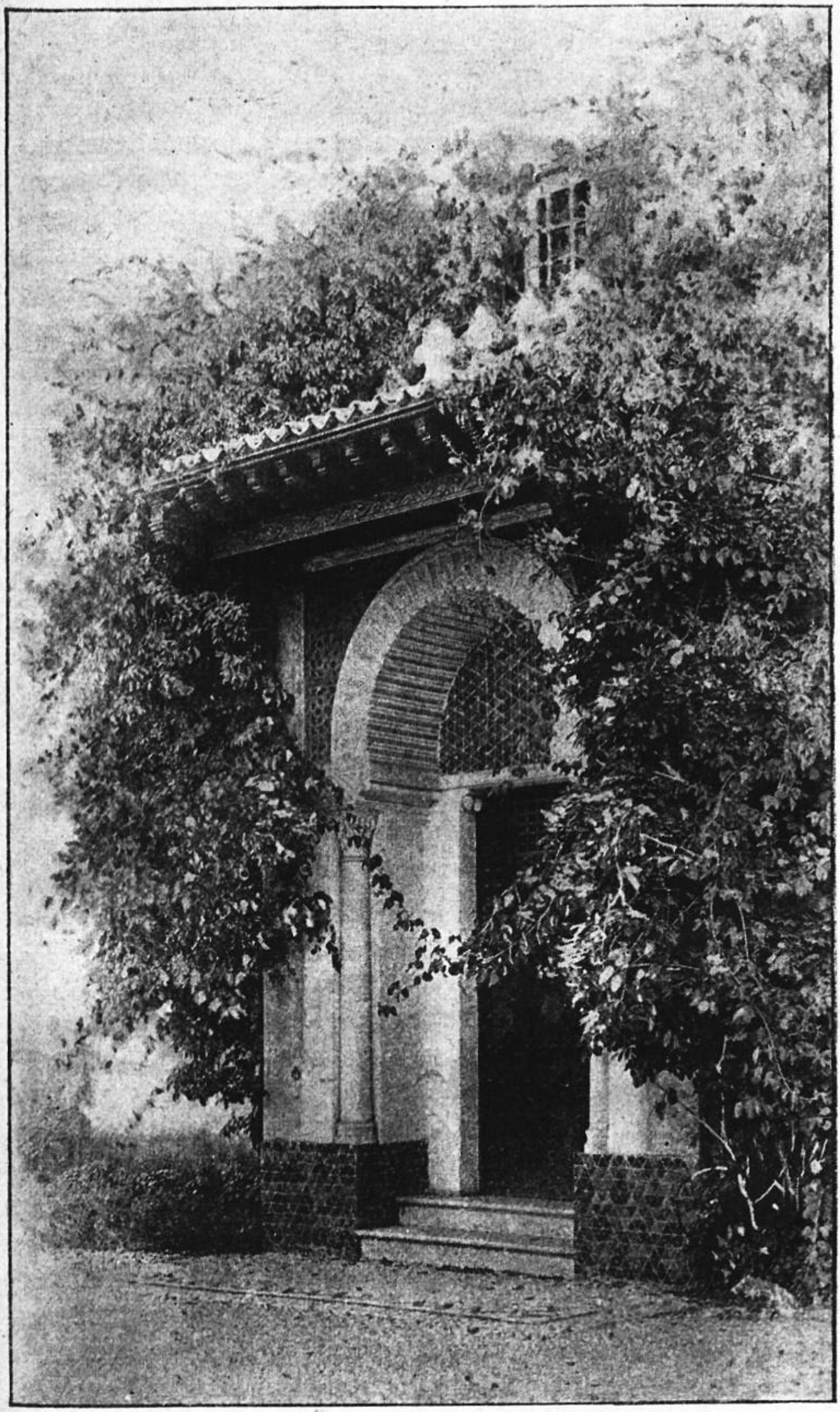
LES COTEAUX DE MUSTAPHA.

Ch. Feydeau qui avait beaucoup voyagé, sans parvenir à se plaire nulle part, écrivait en 1862, après s'être oublié de longs mois sur la colline enchanteresse : « Si j'avais la liberté de désigner un coin de terre pour y passer le reste de mes jours, je choisirais le côteau de Mustapha... C'est là que j'ai coulé les plus doux instants de mon séjour à Alger, j'allais dire de ma vie ».

Combien d'autres ont pensé et écrit exactement la même chose? Mais où trouver aussi un endroit où l'air soit plus doux, la végétation plus luxuriante, le décor plus féerique! En existe-t-il vraiment?... Quelles délicieuses promenades sur ce chemin du Télemly où, à chaque pas, à chaque détour, le panorama se déroule, toujours changeant, toujours inattendu, dans une clairière d'oliviers argentés, ou sur les pointes élancées, inflexibles des aloès! De la porte du Télemly jusqu'au palais d'été du gouverneur, où il vient aboutir, que de lacets pittoresques, masquant dans leurs nombreux circuits, et à profusion, les sites les plus variés, les plus surprenants.

A peine a-t-on dépassé les dernières maisons d'Alger que voilà une route toute remplie de fraîcheur sous les hauts eucalyptus mystérieux, aux âcres parfums. Bientôt l'admirable baie d'Alger, son port, apparaissent éclatants, tandis que là-bas le promontoire du Matifou jette une note gaie sur l'immensité de la mer bleuissante. Le chemin, bordé de genêts dorés, d'aubépines odorantes, d'iris blancs et violets, se déroule comme un gigantesque serpent, sur les flancs de la colline. Ici, dans une anse resserrée, au-dessus d'un étroit vallon, la route semble suspendue sur les sommets sombres des cyprès ou sur le faîte neigeux des amandiers en fleurs; alors qu'invisible murmure quelque mince filet d'eau se jouant à travers les pierres d'un minuscule torrent. Là, sur la pente abrupte, sorte de nid d'aigle, s'élèvent de somptueuses villas, discrètement voilées sous la molle draperie des roses, des clématites et des bougainvilles. Plus loin des pentes boisées descendent entre une double haie de robustes acanthes et de lentisques sauvages... Qui pourrait oublier cet adorable petit sentier, trop étroit pour un et trop large pour deux, comme dit la chanson, qui s'achemine avec mystère, au milieu des alternatives de soleil et d'ombre, auprès de la villa du Mont-Riant! Quelques instants de marche et l'on s'arrête émerveillé sous quelques pins élevant au-dessus d'un jeune bosquet leur parasol balsamique. Là-bas, dans la plaine, sous la lumière crue, s'étendent le jardin du Hamma, Hussein-Dey, Maison-Carrée, puis Fort-de-l'Eau dont les petites maisons blanches font l'effet d'un vol de mouettes et de goëlands abattu sur la plage. Le golfe est là, dessinant ses larges et moelleux contours. L'air est pailleté de rose et d'or, irisé comme la gorge d'une colombe. Et dans le lointain l'horizon se ferme sur le gris fer des contreforts du Djurjura couronné de neiges étincelantes... Ah! le merveilleux tableau!

Un autre petit sentier tout aussi ravissant prend naissance près de la jonction de la route du Télemly et du chemin d'Écosse; à quelques pas de la villa des Roses. Quand on a



Porte de villa à Mustapha.

gravi la pente un peu raide de ce sentier, quelle vue s'offre aux yeux du promeneur! Mais voici une fourche : deux sentiers se présentent : l'un se cachant modestement au milieu des genêts capricieux, conduit à El Biar à travers les champs de vignes et les folles avoines; l'autre mène, sous l'ombre des figuiers, au chemin de la colonne Voirol. Partout, dans ces parages, une végétation splendide, partout des échappées superbes sur des sites édéniques; partout le calme, le silence, le repos.

EL BIAR. — LE BOU ZARÉAH ET L'OBSERVATOIRE.

Quand on a dépassé les dernières maisons des tournants Rovigo, franchi la porte du Sahel, l'on découvre bientôt l'incomparable panorama de la baie et de la ville : amas blanchissant qui monte paresseusement le long d'une colline sombre. Puis le Fort l'Empereur, élevé sur un coteau verdoyant, apparaît et découpe sur le ciel la silhouette de ses créneaux, maintenant inoffensifs. Au milieu d'un bois de pins d'Alep et de belles propriétés de campagne, la route large, très animée, se déroule jusqu'à El-Biar, joli village, si l'on peut appeler de ce nom la réunion de villas riches et élégantes, de maisons mauresques luxeuses et coquettes. Dans un site admirable, où tout respire la richesse du sol, El-Biar s'étend au milieu d'un site toujours vert, toujours frais, toujours gracieux.

D'El-Biar, deux routes conduisent au Bou Zaréah; l'une, l'ancienne, la route de Chéragas, traverse en entier le village; l'autre, récemment créée, offre à nos regards une succession de beautés inoubliables. Contournant les flancs de la colline en de nombreux détours et lacets, elle permet de mieux juger la situation exceptionnelle d'El-Biar, tout en ménageant à chaque pas de superbes points de vue sur le Sahel, sur la baie, sur les riants vallons qui transforment

toute cette contrée en une petite Suisse éternellement ensoleillée et fleurie.

Le village français de Bou Zaréah n'est guère remarquable, il gâte plutôt le paysage oriental ; mais comment peindre ici, avec des tons vrais, le tableau séduisant du tombeau du marabout et du village arabe?

Sur une proéminence peu élevée, croissent quelques palmiers-nains, mais qui, en raison de leur taille exceptionnelle, pourraient s'appeler les « palmiers-nains géants. » Au bout de leurs stipes maigres et élancés, un bouquet de feuilles vertes, sombres, déchiquetées, fait tache sur le bleu du ciel. Sous leur ombrage, une petite kouba très simple, dresse ses murs blanchis à la chaux, et tout autour, dans un autre champ de *chamærops humilis*, émergent des centaines de pierres tombales, plantées debout, droit à l'orient, c'est-à-dire tournées vers la Mecque. C'est là un cimetière arabe, un champ de l'éternel repos. A peine quelques-unes de ces pierres portent-elles une courte inscription : toutes les autres ne sont ni taillées, ni même dégrossies. Au milieu de ces simples tumulus islamites, une vache maigre, une chèvre étique, paît l'herbe qui pousse sur les tombes. Des enfants demi-nus, garçons et filles, à l'œil vif et intelligent, à la peau bistrée, rient, chantent, courent parmi les stèles et les marabouts, jouent du matin au soir en cet endroit où la mort elle-même prend un aspect riant. Et sous la lumière vaporeuse du matin, l'on voit là-bas la grande nappe azurée couverte de voiles latines qu'on prendrait pour de grands papillons butinant l'azur; puis une ondulation de collines aux crêtes dénudées, aux flancs verdoyants, puis encore des caps, de petits promontoires hasardant leurs pointes rocailleuses dans la mer, et enfin plus loin encore, plus là-bas, comme une toile de fond, une ligne sombre de hautes montagnes, l'Atlas qui semble toujours soutenir sur ses épaules le poids de la voûte céleste.

Dans un dédale de sentiers tortueux qui s'entrecroisent en tous sens et se coupent en mille endroits, bordés de

hauts figuiers de Barbarie échelonnant jusqu'au milieu du passage leurs larges raquettes aux épines effilées et pénétrantes, se trouve le village arabe : quelques huttes en pierres plates. Entrez, vous saisirez là sur le vif la vie dépouillée de tout le superflu de la civilisation, la vie primitive. Une vieille femme accroupie, laissant voir à travers les loques dont elle est sensée se couvrir, un corps décharné aux os pointus, vous accueillera par de petites singeries aimables et sollicitera immodérément votre générosité. Puis viendront deux, quatre, dix autres femmes kabyles, aux grands yeux noirs, pieds nus avec des bijoux aux doigts, aux oreilles et au cou.

Pénétrez dans la cabane, et cherchez le mobilier. Une ou deux nattes, plus ou moins neuves, un trou dans le sol pour le feu, quelques menus ustensiles de ménage et... c'est tout.

Au dehors de ce labyrinthe, sur le bord de la route, est planté un petit café maure. C'est là que dorment tout le jour, en attendant les joies et le repos immuables du Paradis, quelques Arabes bien dépenaillés. Puis en face de ce café, un autre cimetière, où dans un décor extraordinaire quelques koubas gonflent leurs coupoles blanches sous l'ombre veloutée des pins et des palmiers-nains géants. Les pierres tombales disparaissent sous les larges corolles et les hauts pédoncules du cyclamen, fleur modeste et suave qu'on rencontre ici à profusion. La mort semble vouloir se dérober aux regards, elle semble avoir honte des œuvres cruelles qu'elle accomplit sous ce climat fortuné, dans ce milieu où il fait si bon vivre, et elle se cache sous les fleurs, elle parfume les tombeaux. En s'éloignant sur la route de l'Observatoire, on se détourne : l'œil ne peut se détacher de ce coin de terre, où les teintes les plus heurtées s'opposent et s'amalgament avec un si doux contraste.

L'Observatoire, situé à l'extrémité orientale de la colline du Bou-Zaréah, offre au promeneur la vue la plus étendue qu'on puisse avoir sur Alger et les pays qui l'environnent;

le regard se perd dans l'immensité du panorama. Du Zaccar aux montagnes de Bougie, de l'entrée des gorges de la Chiffa aux extrémités de la baie, ce n'est qu'une succession de collines, de vallons, de ravins, de montagnes semées de verdure. La nature semble s'étaler là tout entière à notre admiration, nue, sans détour, sans artifice, comme Phryné aux yeux de l'Aréopage. L'Observatoire astronomique d'Alger est un établissement de premier ordre. Il se compose de dix pavillons, dont trois sont réservés à l'habitation des astronomes; dans les sept autres sont installés la bibliothèque et le matériel d'observation comprenant : un grand télescope de $0^m,50$ de diamètre; un équatorial coudé de $0^m,34$ de diamètre et de $7^m,50$ de longueur focale; un équatorial photographique de $0^m,34$ et de $3^m,40$ de longueur focale, muni d'un chercheur parallèle de 21 centimètres d'ouverture; un grand spectroscope solaire de Thollon; un sidérostat polaire avec deux miroirs de $0^m,30$ de diamètre : c'est un des plus grands appareils de ce genre qui existent au monde; un cercle méridien de $0^m,21$ d'ouverture.

Le nombre des astronomes est actuellement de cinq. Les travaux effectués dans cet observatoire embrassent la physique solaire, la photographie stellaire et l'astronomie de haute précision.

La descente sur Alger s'effectue par un chemin surplombant un ravin au fond duquel les lataniers balancent leur plumeau vert; à droite et à gauche les orangers et les citronniers embaument l'air de leur parfum virginal, courbés sous l'abondante charge des pommes d'or dont la garde jadis confiée aux filles d'Atlas et d'Hespéris appartient aujourd'hui à de jeunes arabes qui, d'ailleurs, ne surveillent pas moins attentivement la précieuse récolte.

Sur la pente rapide, aux tournants invraisemblables, la voiture dévore l'espace, emportée par les chevaux arabes aux pieds sûrs et agiles, et l'on se sent tout triste de quitter si vite ce lieu de délices. Aussi y revient-on fréquemment.

SAINT-EUGÈNE. — LA POINTE PESCADE.

Sur une route toujours ensoleillée que les légers « coricolos » et les lourdes diligences emplissent sans cesse du joyeux vacarme de leurs grelots, au milieu d'une foule bruyante, affairée, l'on gagne le village de Saint-Eugène (3 kilomètres d'Alger). Sur la colline du Bou-Zaréah, sur le plateau qui s'étend jusqu'à la mer, ce ne sont que capricieuses villas, enfouies dans les fleurs, sous l'ombrage des platanes et des figuiers. La brise marine qui se joue dans les branches dorées des mimosas, vient constamment rafraîchir de son souffle embaumé ce coin de terre fortuné. Devant soi un horizon sans bornes, derrière soi les pentes des coteaux, marbrées par de larges taches de verdure sombre.

La route s'éloigne blanche, tantôt plate, tantôt accidentée, laissant derrière elle le joli profil de Saint-Eugène. La mer vient caresser les rochers que le chemin surplombe; de petites grèves au sable fin, de minuscules plages aux cailloux roulés, offrent leurs asiles calmes et protecteurs aux promeneurs. Chaque petite baie voit surgir dans la mer des rochers aux formes bizarres, placés là pour le seul plaisir des yeux. Sur un groupe de rochers un peu plus considérables, des ruines sévères s'élèvent au-dessus des flots. Anciens débris d'un fort construit sous la domination turque, ces restes forment aujourd'hui un nid délicieux où l'on aime à demeurer bercé par le murmure des lames qui viennent se briser sur les rochers. On rêve là aux pachas, aux deys, aux hardis et cruels corsaires d'Alger, à ce vieux temps qui paraît déjà si loin, encore que douze lustres l'aient à peine enseveli.

Là-bas, à l'ouest, la Pointe Pescade, promontoire blanc sur les flots sombres ; pour y arriver une route qui longe de petits précipices et des ravins qui déchirent les flancs pierreux de la colline : de place en place, de beaux et puissants agavés dressent dans un ciel sans tache leur hampe effilée.

Et toujours, ici comme là-bas, la mer bleue aux eaux cristallines, plus bleue que le ciel de lapis, caresse lascivement les grands rocs arides.

Dans la clarté resplendissante du jour, sous l'or des rayons qui tombent du soleil, l'on aperçoit le phare du cap Caxine, puis le village de Guyotville, près du plateau où sortent de terre, religieux et impérissables, les antiques dolmens des Beni Messous.

BIRMANDREÏS ET LE RAVIN DE LA FEMME SAUVAGE.

Le bois de Boulogne d'Alger, sur la crête de la colline de Mustapha, domine toute la baie et semble être ainsi placé pour demeurer toujours présent, toujours visible à la foule qui l'idolâtre. Où trouver un endroit rempli de plus d'ombrage et de fraîcheur, avec une vue comparable à celle qu'on y découvre? le pin toujours vert et l'eucalyptus embaumé y mêlent leurs rameaux et leurs senteurs balsamiques sur un tapis de mousse parsemé d'iris. Car dans l'Europe septentrionale, sous les bois de pins, la terre est à peu près nue ou tristement recouverte par les aiguilles des conifères; mais ici, sous les pins comme sous les autres essences, elle est constamment revêtue d'une multitude de plantes qui forment une pelouse touffue.

C'est le séjour de l'éternel printemps, le séjour des oiseaux folâtres qui jettent dans le concert des zéphirs leurs notes gaies et sonores, pendant que le papillon, aux ailes émaillées, butine les sucs des plantes odorantes. De quelque côté que l'on se tourne, soit au bout d'une longue avenue, soit à travers une clairière, la vue s'arrête toujours, sans cesse charmée, sur la poétique vallée de Birmandreïs. Sur les rives d'un oued bordé de mûriers et de jujubiers, deux collines s'élèvent en pentes douces chargées de pampres vigoureux et de pâtis où se nourrissent des chèvres dont on entend retentir les joyeuses clochettes dans le lointain. Des citronniers, des orangers, des figuiers, des oli-

viers, étalent leurs teintes vertes, claires ou foncées, et versent un peu de douceur sur cette palette aux tons éclatants.

La route serpente, encaissée ; elle suit les caprices du ruisseau. A l'extrémité, de vieux et énormes platanes, à l'écorce tigrée, aux branches fortes, au feuillage découpé, abritent la rue principale du joli village de Birmandreïs. Tout autour de la place, ce ne sont que coteaux ombragés.

Que manquait-il pour compléter un site aussi séduisant? Rien, et cependant, comme si tout cela ne suffisait point, Birmandreïs, la coquette, n'a point voulu se contenter de l'admirable grand'route qui lui sert de porte d'entrée, et elle a choisi, pour lui servir de porte de sortie, un de ces ravins pittoresques, d'une beauté indescriptible, le « ravin de la femme sauvage ». Combien déjà étrange ce nom? Quelles idées singulières n'éveille-t-il point? Mais combien plus étrange encore, le ravin lui-même; ce ravin qui a su, dans une grâce et une harmonie parfaites, allier la coquetterie à la sauvagerie. Ici un endroit désolé, presque désertique, là des jardins luxuriants où les lianes des liserons fleuris s'entrecroisent, où les bambous puissants lancent très haut, en un seul jet, leurs tiges vernissées. Puis un champ de vignes, aux feuilles sombres, aux grappes serrées et pesantes; à côté un sol rocailleux où végètent péniblement quelques lentisques, quelque aloës. Ici la vie, là la mort; ici la gaieté, les fleurs, la fraîcheur, là la tristesse, l'herbe maudite, l'aride sécheresse. Tout cela dans un désordre bizarre, inexplicable, mais toujours heureux. Et cela se continue pendant des kilomètres jusqu'au moment où la route vient rejoindre le niveau de la mer, à quelques pas du Jardin du Hamma.

EXCURSION A NOTRE-DAME D'AFRIQUE.

Tout chemin mène à Rome, dit un vieux proverbe : l'on pourrait dire à Alger, tout chemin mène à Notre-Dame d'A-

Puits arabe.

frique, si l'on ne constatait que le nombre de voies considérable que le touriste peut prendre. Quoi qu'il en soit, route carrossable ou simple sentier, la Basilique de Notre-Dame s'impose aux regards par la situation exceptionnelle qu'elle occupe, tout aussi bien que par la parfaite originalité de sa construction. La pente, relativement douce de la colline, nous élève insensiblement au-dessus d'Alger et de ses faubourgs, sur un sol rocailleux, presque stérile en maints endroits. Il semblerait que la nature n'ait point voulu se permettre de voiler, ne fût-ce que par quelques branches, le monument divin. Il se dresse, fier, devant l'immensité, comme un phare céleste placé là pour prévenir les naufrages, d'ailleurs fort rares sur cette mer calme; et, s'il ne peut les prévenir, pour en consoler du moins les innocentes victimes.

Chaque dimanche, après vêpres, le clergé déserte momentanément les voûtes sacrées du temple pour se rendre devant la basilique, sur le terre-plein qui domine la mer. Là, en face de ces flots qui ont englouti les malheureux pêcheurs, tous ces hommes redemandent leurs âmes en psalmodiant les strophes si poignantes des prières pour les trépassés. Elles s'envolent sombres, mais confiantes; elles vont là-bas, là où l'œil ne peut aller, elles descendent dans ces profondeurs inexplorables qui récèlent les cadavres, pour remonter suppliantes vers le Dieu qui pardonne. Et quand le chant grégorien a cessé son religieux murmure, solennellement le prêtre élève la main vers l'horizon; il trace sur le ciel immense la large croix du Christ au Golgotha, et sa bénédiction comme une rosée résurrectionnelle retombe lentement sur cette vaste et insondable nécropole d'où parfois, il semble s'exhaler comme des plaintes lugubres. Il y a là une minute de sublime grandeur.

KOUBA ET BIRKADEM.

La route lumineuse file au loin, derrière les palmiers du jardin d'Essai; Mustapha ne forme plus qu'un massif sombre derrière lequel Alger la Blanche apparaît baignée de cette lumière vaporeuse, veloutée, au milieu de laquelle elle semble flotter; le Matifou, violacé s'offre tout près, pour se laisser admirer. On arrive à Kouba. Sur les pentes de la côte rapide, des feuillages foncés font mieux ressortir l'étrangeté d'une vaste contruction, surmontée d'un dôme brillant, le séminaire. Au fur et à mesure de la montée, l'œil s'arrête, sur le merveilleux tableau qui le captive. C'est que pour admirer la baie d'Alger, il n'est point d'aussi favorable endroit. C'est le fauteuil d'orchestre idéal, où le spectateur commodément placé, voit aussi bien la toile de fond que le côté cour et le côté jardin. Rien ne saurait lui échapper, ni une fausse sortie, ni un détail du décor. Kouba livre de même tout le panorama, sans réticence, sans rien cacher.

Après avoir donné un coup d'œil au monument du général Margueritte, élevé sur la place de la mairie, on traverse le village et l'on arrive sur l'autre versant de la colline. Ce ne sont alors que plaines et coteaux festonnés de vignobles au milieu desquels se détachent d'élégantes villas. Puis, là-bas, un coin de la fertile Mitidja, arrachée aux miasmes fétides des marais, soustraite aux fièvres pernicieuses, aujourd'hui saine, prospère, heureuse. Les montagnes aux arêtes dures, découpent leurs silhouettes de madrépores sur le fond du tableau.

Le chemin de Birkadem, ombragé par de beaux arbres, suit la pente du Sahel. L'on descend dans de délicieux vallons, où tout est étonnement, tout est plaisir pour les yeux. A chaque pas, des trouées splendides sur des coteaux soigneusement cultivés; sur une hauteur, une villa maures-

que, aux colonnettes de marbre, en partie abritée sous l'ombre bleue d'un gigantesque palmier.

L'œil n'a pas eu le temps de s'accoutumer à un tel enchantement que Birkadem apparaît, avec sa double rangée de maisons, propres et coquettes, sa fontaine arabe en marbre blanc, son avenue d'arbres séculaires aux troncs puissants, tordus sous le poids des ans. Tout le village est sur les portes, gai, souriant, hospitalier; et l'on passe, comme dans une revue, devant les deux longues files d'habitations.

La campagne renaît; plus de maisons, plus de jardins mais toujours les adorables champs; dans une merveilleuse descente, Birmandreïs, se montre tout pimpant dans son nid de verdure.

LE FRAIS VALLON.

Ce nom de « Frais vallon » éveille dans l'esprit toute une série de tableaux enchanteurs, où cascades, charmilles, futaies et sentiers ombreux se disputent la palme. C'est bien ce que nous offre le ravin pittoresque qui porte ce nom à Alger. Au milieu des lentisques, des myrtes, des chênes verts et des vieux oliviers qui projettent sur lui leurs bras noueux où tremble un pâle feuillage, le sentier monte, légèrement déclive, le long d'un ruisseau aux détours capricieux, aux eaux cristallines, roulant sur des galets de marbre son murmure mélancolique. A chaque pas, de minuscules cascades éclaboussent dans un rayon de soleil une multitude de gouttelettes, véritable pluie de perles. Quelque jeune aloès réflète dans ces eaux limpides, comme dans un miroir d'argent, ses longues tiges hérissées d'aiguilles, tandis que là haut bruissent les feuilles et chantent les oiseaux. En vain l'œil inquiet s'arrête discrètement dans la crainte d'un désenchantement: pas une tache, pas une ombre, le tableau est parfait : c'est un de ces chefs-d'œuvre comme la nature

seule sait en faire. On gravit ainsi le coteau dans le silence, dans la solitude, auprès d'invisibles villas se laissant avec peine et comme à regret deviner sous la clôture où les lianes et les liserons grimpent et s'enchevêtrent en un réseau inextricable.

Aux senteurs parfumées des fleurs et des essences forestières, la brise vient mêler l'âcre parfum des varechs et de l'iode marine, et, à l'heure où tout se réveille, à l'heure où les pâtres drapés de blancs haillons, poussent devant eux sur la route les brebis qui bêlent, pendant que les hauts monts de l'Atlas se parent d'un manteau où la couleur de l'améthyste fuse tendrement sur les teintes de l'opale, on s'arrête malgré soi pour aspirer sans bruit, par tous les pores, les effluves, les émanations, les rayons du ciel et de la terre et si vous êtes artiste, si Dieu enfin vous a donné la faculté de comprendre son rêve étoilé commencé ici-bas, vous demeurerez là en proie à une sensation indéfinissable de bien-être et comme grisé de bonheur.

Un dernier mot aux dames.

Pendant que nous essayons de vous donner, Mesdames, une simple idée, — car nous ne prétendons pas davantage, — une simple idée de la beauté et du charme du climat algérien, la chronique nous apprend que dans le Nord de l'Europe et à Paris même l'hiver montre déjà le bout de son nez transi et couperosé.

Déjà, en octobre! est-il possible que la capitale s'éveille enveloppée d'un brouillard épais? l'air est vif, devient piquant et bleuit la chair à travers les trous des voilettes... Pauvre petite Parisienne! Il nous semble la voir en proie aux premiers frissons se pelotonner comme une frêle bergeronnette au bord de l'étang glacé...

C'en est fait des beaux jours. Encore quelques semaines et Paris aura revêtu son glacial manteau d'hermine. Les

vitres se constelleront de givre et d'arabesques, la neige couvrira les toits, les rues et les boulevards, et gare au pateaugeage quand viendra le dégel. La moderne Babylone ne sera plus alors qu'un affreux cloaque, où les piétons barboteront comme de vulgaires canards.

C'est dire que Paris devient impossible et qu'il faut plier bagage. L'heure est venue, adorables frileuses, de vous envoler au pays du soleil. Venez nous voir, venez vous réchauffer aux rayons dorés de notre soleil africain. Accourez vite, nous vous recevrons à bras ouverts ; car, peut-être l'ignorez-vous, l'affabilité est encore la qualité maîtresse de tous les Algériens sans exception. On lie même très vite connaissance ici. Pour peu que vous arriviez avec une lettre de recommandation pour un membre de la gentry algérienne, vous retrouverez au bout de quelques jours, de ce côté de la Méditerranée, toute une société, une véritable famille.

Nous ne vous avons parlé ni de Staouéli, ni de Sidi Ferruch, ni de Blida, ni de Boufarich, ni des gorges de la Chiffa, ni de mille autres curiosités et distractions encore. Il faut cependant que nous vous disions que pendant qu'à Paris on criera à travers les rues, grelottante sous sa maigre enveloppe de soie, *la belle Valence* plus ou moins authentique, nous vous conduirons cueillir les beaux fruits d'or pendus aux branches comme au jardin des Hespérides. Ici vous détacherez vous-mêmes l'orange de sa tige et la mangerez toute fraîche et succulente. Est-ce que l'eau ne vous en vient pas à la bouche?

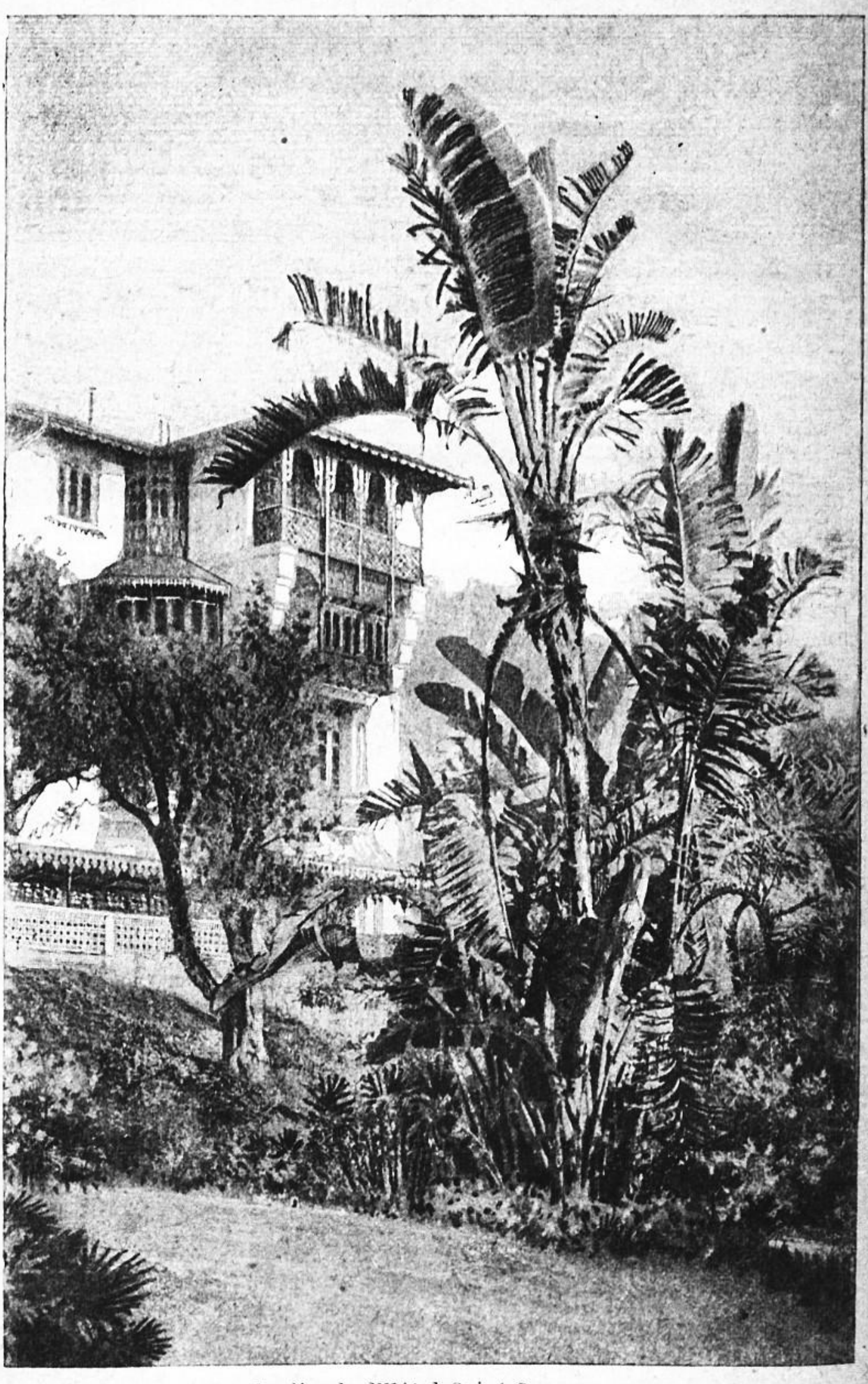
Et puis, nous parlons de distractions et de plaisirs ; mais il est sans doute une raison plus puissante qui milite en faveur du voyage que nous vous conseillons : c'est celui de votre santé.

Le docteur vous ordonne le midi, et vous comptez aller à Nice, Cannes, Hyères, Pau ou Florence. Eh bien, chères frileuses, vous ne trouverez dans ces villes que 4, 7 et 10 degrès pendant qu'Alger vous offre 18° comme température normale.

Pouvez-vous encore hésiter? Non, n'est-ce pas. Vous nous assurez de votre charmante visite. C'est dit, nous vous attendons par le prochain courrier.

Et vous, chers amis, qui jalousez notre bonheur, ne nous en veuillez pas trop de vous enlever les fleurs qui se fanent sous votre ciel brumeux, nous ne les garderons pas toujours. Dès qu'avril aura reverdi les branches, que les lilas rebourgeonneront et que sur les boulevards les moineaux francs se poursuivront avec de petits cris énamourés, alors nous laisserons partir les gentilles hirondelles parisiennes, nous les laisserons partir, rajeunies et ensoleillées, fraîches et roses comme des boutons de roses, avec un brevet de longue vie en poche, et vous qui les verrez revenir avec les vraies hirondelles des pays chauds, vous les accueillerez comme les anges précurseurs du printemps prêt à renaître.

N. F.



Jardin de l'Hôtel Saint-George.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Vue d'ensemble..... 1
Conseils aux malades..... 2
Climat..... 6
Aperçu historique..... 7

POPULATION INDIGÈNE..... 12
Les Maures et Mauresques..... 14
Les Kouloughlis..... 17
Le Berbère et l'Arabe..... 18
Les Juifs et les Juives..... 22
Les M'Zabites..... 24
Les Biskris..... 26
Les Nègres..... 27
Le Yaouled..... 28

POPULATION EUROPÉENNE..... 29
Les Français, Espagnols, Maltais..... 29
Les Napolitains..... 30
Colonies anglaise et américaine..... 30

MONUMENTS. — ARTS MAURESQUES..... 30
Ancien palais de Mustapha-Pacha (bibliothèque-musée)..... 31
Ancien palais d'Hassen-Pacha..... 31
Ancien palais d'Azizo (archevêché)..... 32
Palais du Gouverneur général..... 34
La grande mosquée (*Djemaâ-el-Kébir*)..... 35
La nouvelle mosquée (*Djemaâ-el-Djedid*)..... 36

Pages.

La mosquée Sidi Abderrhaman-et-Psaldi..... 36
La mosquée de Ketchaoua (cathédrale Saint-Philippe)..... 39
A l'Amirauté..... 40
Maisons mauresques..... 41
Faïences, sculptures, ameublement..... 44

Curiosités diverses..... 50
La Casbah..... 50
Les cafés maures..... 52
Les bains maures..... 54

Fêtes et cérémonies..... 58

Les soirées officielles et privées..... 58
Les réunions hippiques. — La *fantasia*..... 59
Les Aïssaoua..... 61
L'*Aïd el-foul* (fête des fèves)..... 63
Les sacrifices de poules à Bab-el-Oued..... 67
Les almées algériennes..... 68
Noël à Alger..... 69

Promenades et excursions..... 72
Le jardin Marengo..... 73
Le jardin d'essai du Hamma..... 73
Les coteaux de Mustapha..... 75
El-Biar. — Le Bou Zaréah et l'Observatoire..... 78
Saint-Eugène. — La pointe Pescade..... 82
Birmandreïs et le ravin de la Femme sauvage..... 83
Excursion à Notre-Dame d'Afrique..... 84
Kouba et Birkadem..... 87
Le Frais-Vallon..... 88

Un dernier mot aux dames..... 89

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F